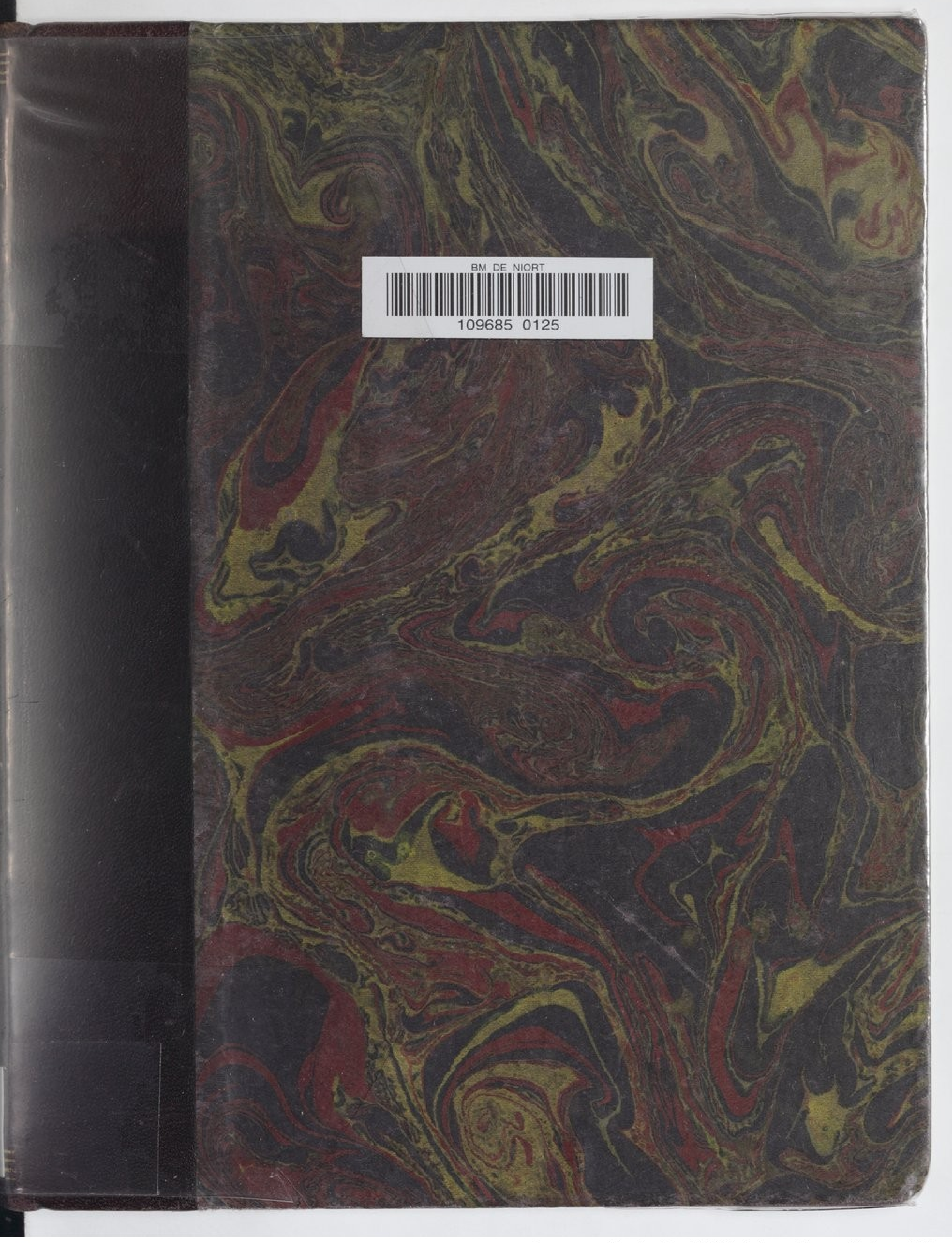
Henri Clouzot. Une Ville, un enfant. 21 bois originaux en noir et en camaïeu, par Henri Mouchet



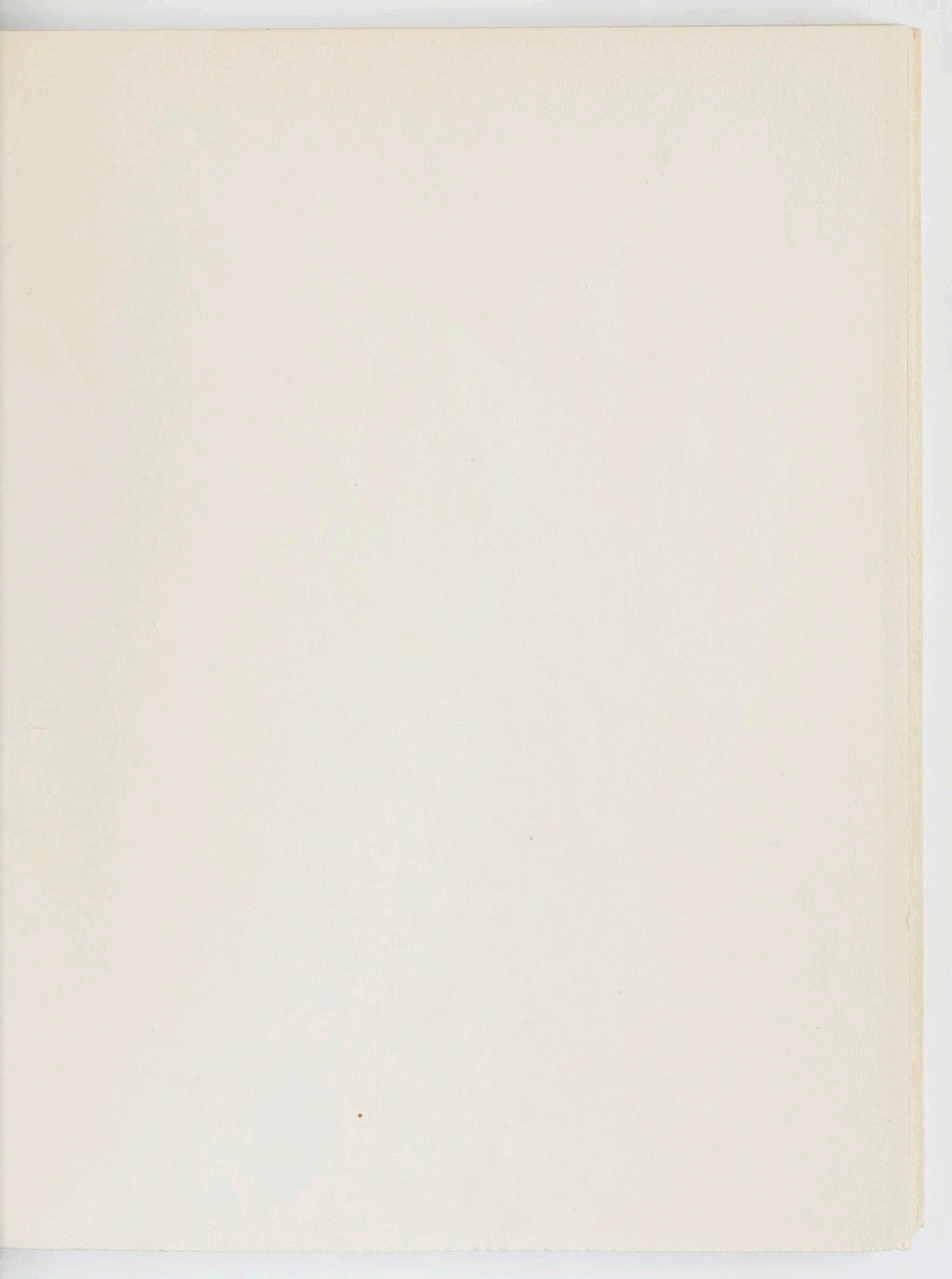
Clouzot, Henri (1865-1941). Henri Clouzot. Une Ville, un enfant. 21 bois originaux en noir et en camaïeu, par Henri Mouchet. 1928.

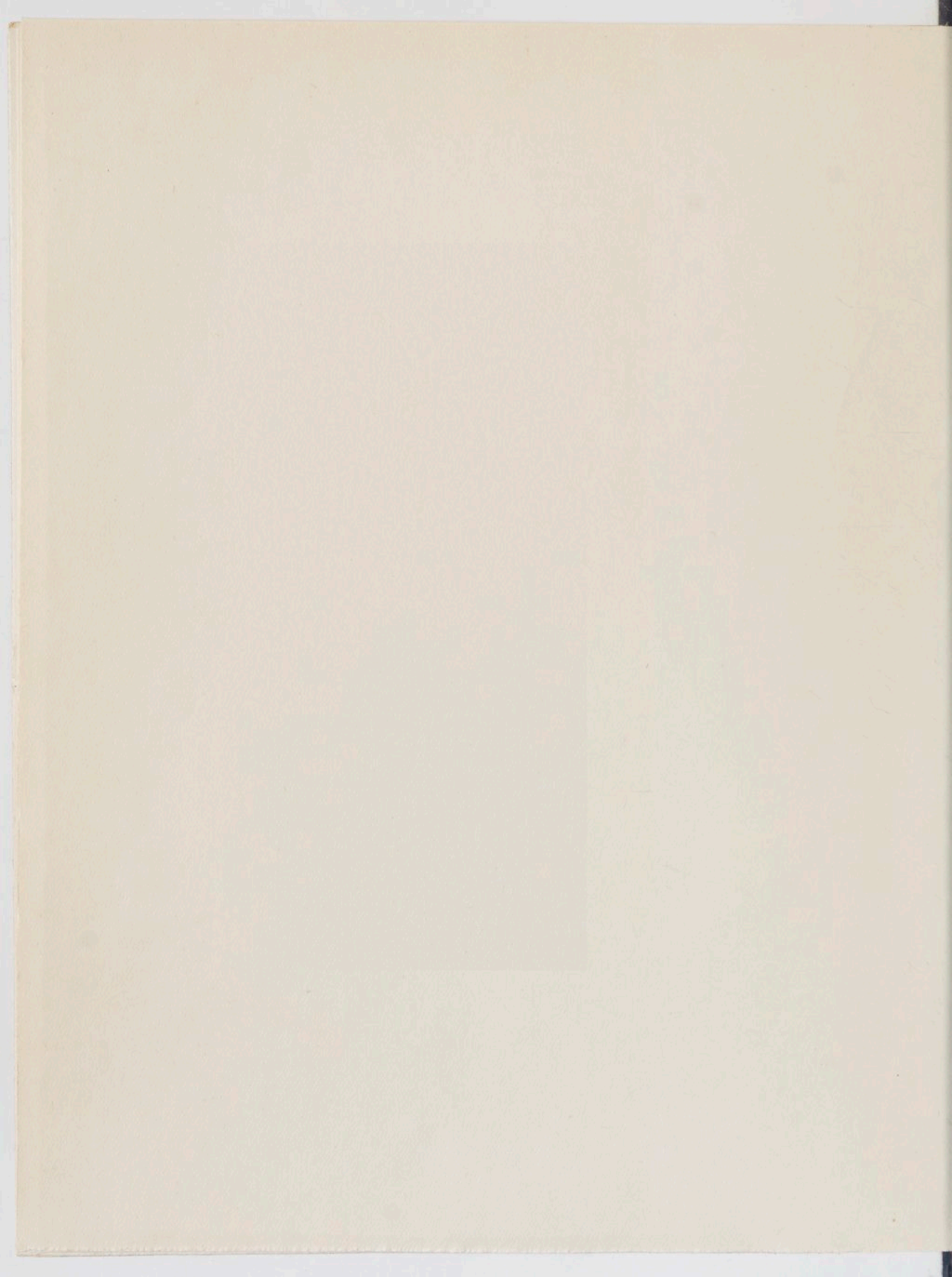

BM DE NIORT
109685 0125















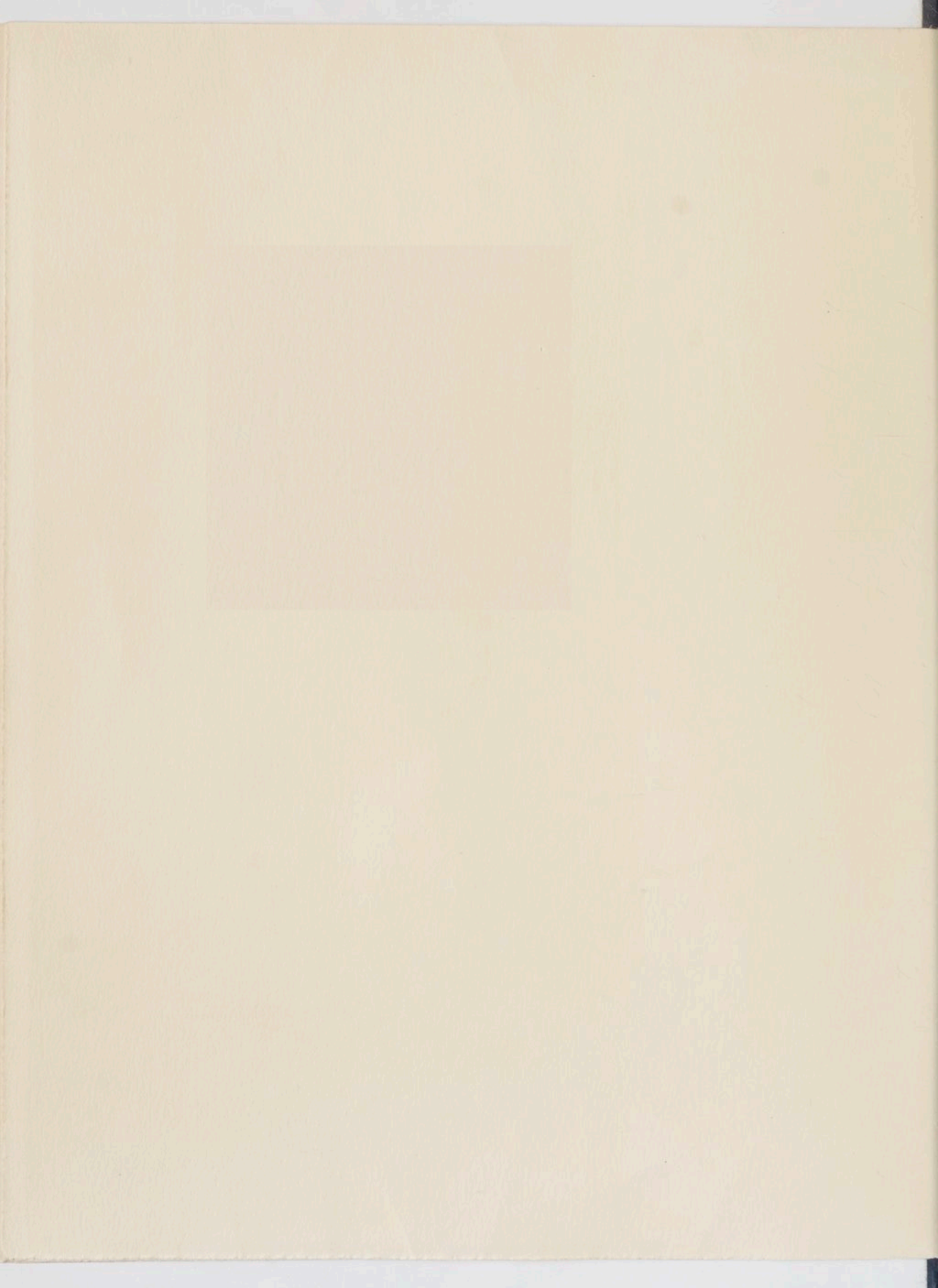
HENRI CLOUZOT

UNE VILLE UN ENFANT

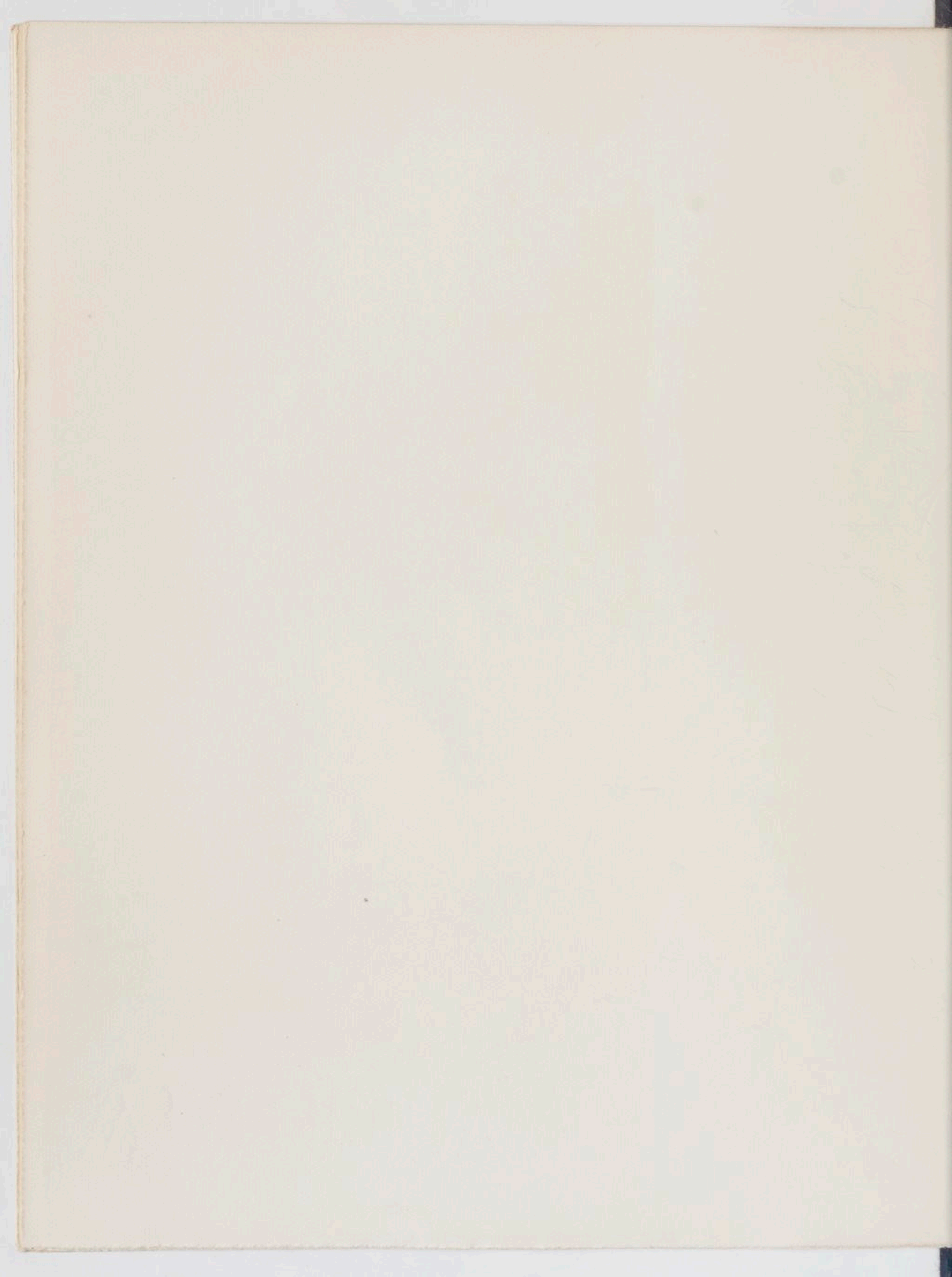
Vingt et un bois originaux en noir et en camaïeu par

HENRI MOUCHET

LIBRAIRIE MODERNE A. BAUSSAY
G. LAVADOUX, SUCCESSEUR
NIORT







UNE VILLE
UN ENFANT

JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

5 exemplaires sur Japon, avec suite des bois sur Chine, 1 à 5.

10 exemplaires sur Hollande, avec suite des bois sur Chine, 6 à 15.

10 exemplaires sur Rives B. F. K. pur chiffon, avec suite des hors-texte sur Chine, 16 à 25.

255 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, 26 à 280.

20 exemplaires réservés à la librairie Bourdeaux, à Paris, 281 à 300.

50 exemplaires hors commerce sur divers papiers, de I à L.

EXEMPLAIRE N° 39

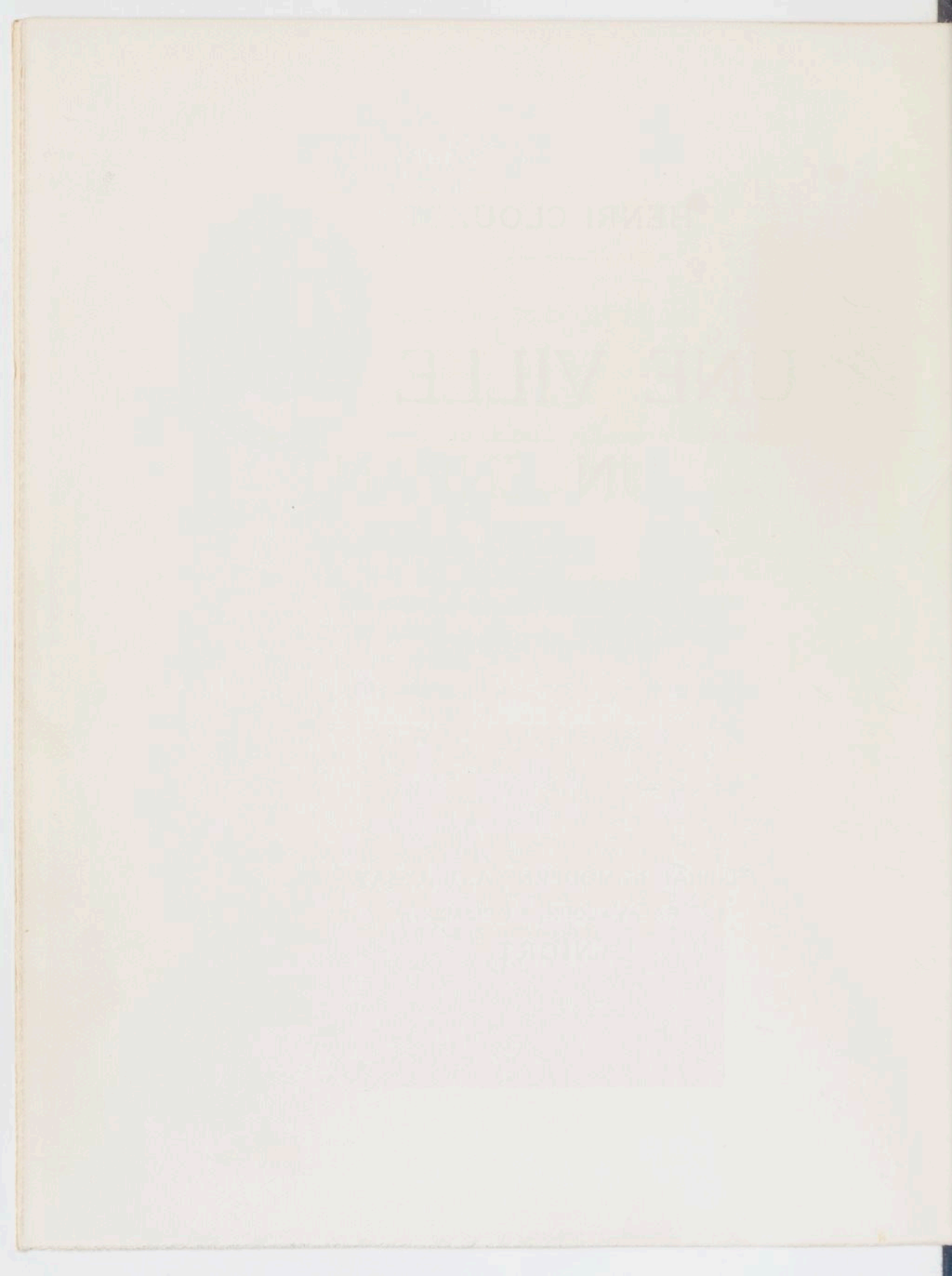
HENRI CLOUZOT

UNE VILLE
UN ENFANT

Vingt et un bois originaux
en noir et en camaïeu par

HENRI MOUCHET

LIBRAIRIE MODERNE A. BAUSSAY
G. LAVADOUX, SUCCESSEUR
NIORT





I

MONSIEUR DIDIER

La librairie s'ouvrait « sous » les Halles. Ainsi les bonnes gens, avant qu'une municipalité mal inspirée eût placé sous le vocable de Victor Hugo une rue où on n'eût pas trouvé un seul électeur capable de dire cent vers du poète, désignaient-elles la grande voie qui avait pris la place des anciennes halles, construites par Alphonse, frère de saint Louis, et démolies par les généraux républicains à l'approche des Vendéens.

Pour la maison qu'occupait la librairie, la désignation de « sous les Halles » n'avait rien

d'anachronique, car elle datait du XVIIIe siècle, du XVIIe dans quelques parties, du temps où un banc dans le rang des bouchers ou des merciers du grand marché se transmettait de père en fils, comme une boutique du Palais-Royal à Paris. Les immeubles voisins, reconstruits, en avaient profité pour s'avancer sans vergogne de plusieurs mètres. La vieille maison restait modestement en arrière-plan, à l'ancien alignement, et tout embarrassée de sa façade. Elle avait eu sans doute fort bon air sous la toiture des halles, mais, privée de son abri, elle apparaissait désuète et gauche, comme un bernard-l'ermite sorti de sa coquille.

Dans le magasin, où l'on descendait par deux marches, en agitant au passage une grêle sonnette dont la porte vitrée déclanchait le ressort épileptique, M. Didier avait sa table de teneur de livres à gauche de l'entrée, en face du bureau où mon père donnait ses ordres aux employés, conversait avec les clients et expédiait lettres sur lettres de sa grande écriture, qu'on eût dit d'un élève de Brard et de Saint-Omer, et qu'il saupoudrait de flots de sciure de bois.

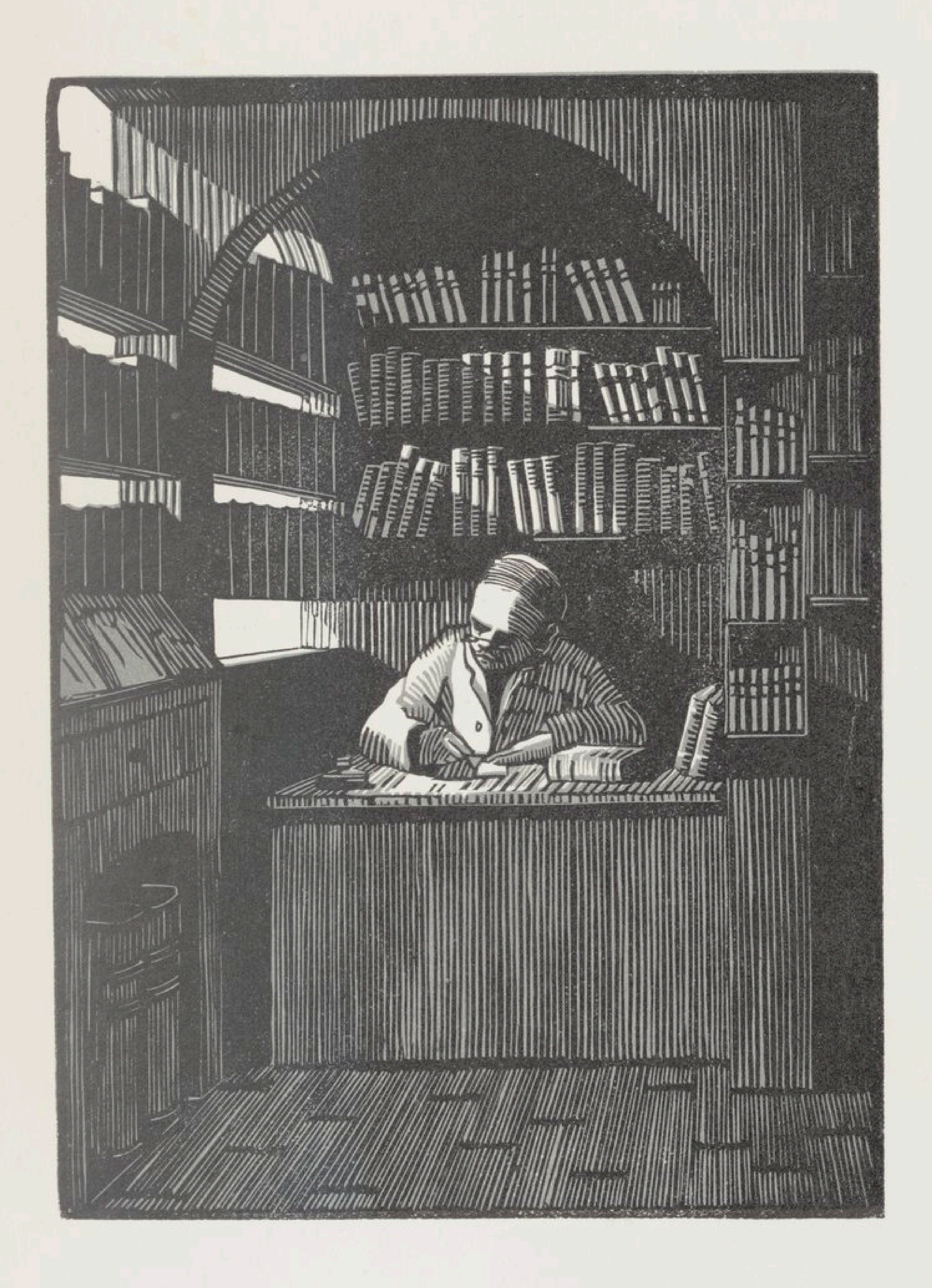
Le coin où régnait M. Didier était bizarrement disposé, même dans cette demeure où tout allait de guingois. Il trônait sous une arcade de pierre, reste sans doute d'une allée voûtée, qui descendait des Halles au Merdusson, et les désœuvrés, qui venaient bavarder avec lui en l'absence de mon père, avaient l'air de s'approcher d'un confessionnal. La balance de ses opérations devait se ressentir de ces dérangements incessants, car je ne me représente la venue de Didier dans l'appartement paternel qu'annonciatrice d'une erreur de caisse.

Qui était Didier? Je l'ai toujours ignoré et je m'en voudrais comme d'une profanation de faire à son sujet la moindre recherche d'état civil. Mes parents éludaient sur son compte mes questions d'enfant et savaient, si elles se prolongeaient, imposer silence à mon insistance. Il était pour moi « Monsieur Didier » et c'était suffisant, car, dans cette cité des livres, il figurait le génie qui ouvrait les tiroirs défendus et me laissait jeter un coup d'œil sur les vignettes des cartonnages gaufrés et dorés. Ce veuf, aux cheveux rares et ramenés en couronne, n'ayant pas d'enfants, avait fait un

peu les siens de ceux de son patron, de même que la librairie était devenue son domaine et son héritage.

L'amour du changement, au siècle dernier, ne troublait guère les employés. Didier était entré dans la maison au temps de la guerre de Crimée. Il avait écrit à M. de Lamartine pour lui envoyer des abonnements au *Cours de Littérature* et au père d'Anatole France pour lui annoncer traite. Les autres sous-ordre étaient des conscrits, en comparaison, mais des conscrits chevronnés. On ne renvoyait personne, dans notre maison. Mon père tempêtait à longueur de journée contre la négligence ou l'incapacité de ses employés, mais quand l'un d'eux venait lui annoncer son départ, il en était outré comme si on lui faisait une injure personnelle.

Je puis dire que j'ai connu un de ces commis d'autrefois, comme on en voit dans Balzac, un Anselme Popinot, qui n'avait d'autre dieu que son patron et d'autre ambition que la prospérité de la maison. Beaucoup plus que mon père, peu expansif avec ses enfants, comme on l'était alors dans notre classe de bonne bourgeoisie où l'on





tenait plus au respect et à l'obéissance qu'aux démonstrations affectueuses (je pense avec quelle stupeur il verrait l'intimité proche de la camaraderie où j'ai élevé mes filles !), Didier était mon confident et mon guide. Je lui dois tous les petits tours de main qui m'ont depuis facilité mes besognes d'écrivain. Il m'enseigna entre autres à tailler les crayons et à compter les feuilles de papier en les disposant en éventail par une adroite pression des doigts, et ce n'est pas peu de chose.

C'est autour de Didier, beaucoup plus que de personne de ma famille, que se groupent mes plus lointains souvenirs ; sans doute parce qu'il représentait pour moi la puissance bienfaisante et exorable en face des rigueurs paternelles. Je me vois — à moins qu'il ne s'agisse d'une tradition orale tant de fois contée qu'elle finit par s'incruster dans les terrains quaternaires de la mémoire — faisant le tour du comptoir rond, au milieu de la librairie, un carton sous le bras, et bien qu'encore en jupe, tel que le photographe Bourgoin, place du Temple, m'a représenté sur un gros mouton aux cornes dorées, faisant l'important en répétant : « Toto va au Lycée ! »

Ceci, naturellement, se passait avant la Guerre. La Guerre ! se peut-il qu'il faille ajouter : de 1870-71, et qu'un cataclysme de cinq ans ait fait oublier l'Année terrible ? Où sont-ils les enfants d'alors, habillés en mobiles par leurs parents, gardes nationaux comme mon père, et faisant comiquement l'exercice sur le trottoir ? En est-il qui se souviennent, comme moi, d'avoir vu passer dans la nuit, au-dessus de la Brèche, une lumière à peine plus visible qu'un ver luisant, fanal d'un ballon du Siège qui allait se perdre en mer ? En est-il même qui se rappellent avoir été tirés de leur lit pour contempler le spectacle unique d'une aurore boréale, motif à rapprochement entre le ciel érubescent et le sang répandu sur les champs de bataille ? La guerre de 1914-1918 a tué un million et demi d'êtres humains et on n'a vu aucune aurore boréale éclater sur nos têtes.

Dans ce magasin prestigieux, qui me faisait penser au vaisseau inépuisable de Robinson, un ordre minutieux assignait une place à chaque chose. Didier m'en découvrait un à un les mystères. Je savais où se trouvaient les romans à couverture jaune, les livres « poitevins », les clas-

siques, les registres. Crayons et porte-plume avaient leurs cases, comme les pains à cacheter et les morceaux de colle à bouche, qui sont bien près de disparaître, et les papiers à lettres bordés de dentelle, qui ne sont plus qu'un souvenir. Les paroissiens et les livres d'étrennes aux tranches dorées avaient leur vitrine. Les grands tiroirs du comptoir servaient à ranger les cartes, les papiers à dessin et, ô joie ! les images d'Epinal où j'ai découpé mes premiers soldats de carton, encore vêtus des uniformes de Malakof et de Solférino.

Derrière mon père, dans une vitrine, étaient rangés les encres de couleur, les encriers de cristal, les garnitures de bureau. Chaque fois qu'un client demandait un de ces articles, mon père devait se lever de son fauteuil pour permettre à l'employé d'ouvrir le vitrage. Telle était chez nous la force de la tradition que toute sa vie mon père conserva cette disposition sans en apercevoir la servitude. Il persista à se lever jusqu'au jour où il ne vint plus s'asseoir à cette place ni à aucune autre.

Notre maison était spacieuse et incommode. La salle à manger, au rez-de-chaussée, prenait jour

sur une cour humide. On déjeunait à onze heures, on dînait à six.

Un long couloir pavé, fermé par une porte cloutée de trois pouces d'épaisseur, conduisait à la sortie, rue des Acacias. La cuisine, où régnait Mélie, avait d'énormes barreaux de fer, comme au temps où il fallait se protéger contre les malandrins. Dans la cheminée de pierre, monumentale, on eût pu rôtir un mouton. A côté, le potager, carrelé de faïence bleue, et dans un coin l'évier, garni de la buire et du seau surmonté de sa « coussotte ». Cette pièce sombre était pour moi un séjour d'un divertissement perpétuel, depuis la venue quotidienne du boulanger, qui déposait ses pains chauds et dorés et cochait d'un trait décisif du couteau les « tailles » dans la marque en bois de châtaignier, jusqu'au passage intermittent du chasseur qui venait à la saison offrir une carnassière pleine d'oiseaux au plumage soyeux.

Je n'ai pas gardé mémoire des chambres à coucher. Si je revois encore mon berceau en forme de nacelle, avec ses rideaux montés sur col-de-cygne, — comme celui du Prince impérial, — c'est que ma mère l'avait soigneusement mis de

côté pour l'usage de mes frères et sœurs à venir.

Je me souviens seulement que la chambre où je couchais avait ses fenêtres au midi, sur la calme petite rue des Acacias. Dès le matin, le soleil apparaissait avec le dialogue des pigeons sur le rebord des toits, et j'étais éveillé par leur friselis d'ailes quand le chien de l'épicier leur donnait la chasse dès qu'ils descendaient picorer sur le pavé. Vaine poursuite, éternellement reprise d'un bout à l'autre de la journée, du mois, de l'année. Puis la voix des cloches résonnait toute proche, annonçant les offices de Notre-Dame. Elles égrenaient aussi les heures et le beffroi du Pilori répétait les coups, sans que ces deux horloges se missent jamais d'accord, l'une ayant sans doute l'heure anglaise des Plantagenets et l'autre la vieille heure française du duc de Berry.

Des bruits humains mesuraient aussi le temps matinal. La ruelle était traversée par les cris des petits marchands. La vendeuse de caillebottes venait offrir son laitage : « Caillebottes fraîches ! », le marchand de brioches criait : « Brioches... toutes chaudes ! », le marchand d'oranges lançait en poussant sa voiture : « La Valence, la belle

Valence ! » Les jardinières sonnaient à la porte ou se faisaient reconnaître en disant : « V'lez-vous de moi, aujourd'hui ? » Le poissonnier faisait : « Court'marée, court'marée ! ». Puis, on entendait : « Raccommodeur de faïence et de porcelaine ! », « Vitrier ! ». Le chiffonnier, sa voiture attelée d'un petit âne, chantait :

J'agète la guenille,
Vieux habits, vieux souliers.
Le marchand les agète
Quoiqu'ils soient galonnés.

Et, pour ponctuer ces bruits, montait le tapage des marteaux du chaudronnier voisin, plus bruyants que les forges de Vulcain.

Si je n'ai pas souvenir des chambres, le salon « de compagnie », au premier étage, est d'autant plus vivant pour moi que son meuble de velours rouge, fauteuils, chaises et canapé, a été conservé par ma mère au cours de sa longue existence. Il me reporte, quand j'en effleure l'acajou, à nos élégances bourgeoises. Je revois la cheminée de marbre blanc, avec l'inévitable garniture de bronze doré, candélabres et pendule, dans le goût de

l'Exposition de 1855, et ces ustensiles familiers que nos enfants ignoreront, les pincettes, le garde-étincelles et le soufflet. Le sujet qui surmontait le cadran était pathétique et ridicule. L'infortunée Henriette d'Angleterre, en robe à collerette Louis XIII, le visage encadré de boucles, comme sur un dessin de Devéria ou de Paul Delaroche, recommandait son âme à Dieu, sur un navire prêt à sombrer. Elle entourait de son beau bras nu un tronçon de mât, où pendait un lambeau de toile, grand comme un mouchoir de poche, tout ce qui restait de la grand'voile ! A côté des candélabres plus ou moins pompéiens, deux cornets en porcelaine peints et dorés — de Jacob Petit peut-être — s'accolaient de sauvages armés d'arcs qui ne pouvaient être qu'Atala et Chactas.

On harmonisait alors les nuances dans l'appartement. Le velours des meubles était rouge, rouge le tapis moquette du milieu, rouges les draperies encadrant les rideaux de vitrage en mousseline, rouges les coussins à glands du canapé et les tabourets de pied. Seul le papier de tapisserie, à ramages dorés sur fond blanc, échappait à la règle. Mais les bordures, en papier velouté, étaient

cramoisies. Pas plus que le décor officiel de la Troisième République, le luxe bourgeois ne se comprenait alors sans l'éclat du rouge et de l'or.

Une table de milieu ovale, à patins, occupait le centre, avec quelques chaises volantes autour, créations charmantes des ébénistes de l'Impératrice qui, sous une apparence de fragilité, offraient une solidité à toute épreuve. Au centre, dans un cristal à monture dorée, quelques fleurs et l'inévitable album de photographies, que l'on me laissait feuilleter pour récompenser ma sagesse. Le canapé était adossé au mur et les fauteuils formaient un cercle autour du foyer, mais je les voyais le plus souvent sous des housses, et je ne sais si je ne les aimais pas mieux ainsi.

Cette grande pièce, éclairée sur la rue des Halles par une fenêtre et une porte-fenêtre, tirait son charme de la terrasse sur laquelle elle s'ouvrait. Le retrait de notre maison sur les immeubles voisins avait permis d'établir une plate-forme au-dessus du magasin. Du haut de cet observatoire, garni par ma mère, infatigable jardineuse, de capucines et de volubilis, d'hémérocalles et d'anthémis, j'ai jeté mes premiers regards sur le

monde. J'ai contemplé de prestigieux spectacles : la cavalcade du Cirque Américain, avec ses éléphants et ses chars ; les processions de la Fête-Dieu, toutes paroisses réunies, sur le passage desquelles je lançais des roses effeuillées qui jonchaient tout juste les chapeaux des passants ; le cortège du bœuf gras, avec ses tambours et ses sapeurs en bonnet à poil, la hache sur l'épaule, occasion pour les garçons bouchers de présenter à leurs clientes des bouquets de violettes et de « clochettes », ces blanches jacinthes rustiques qui annoncent le printemps dans les jardins niortais ; le défilé des chamoiseurs, à la Saint-Jean, portant sur un brancard un *putto* plus frisé que l'agneau qui partageait avec lui les honneurs du pavois.

Sur notre terrasse, les soirs d'été, je guettais les notes de la retraite militaire, signal de la rentrée pour les cuirassiers et du coucher pour mon humble personne. Les trompettes s'entendaient de très loin. Elles partaient du Marché, suivaient la rue des Halles, puis la rue du Minage, la Brèche, pour rentrer au quartier par la rue des Douves. *Do, sol, mi, do, do, mi, sol, do*... Le refrain devenait de moins en moins distinct, à mesure qu'au-dessous

de moi l'allumeur de gaz épinglait la rue déserte de clous d'or, et je faisais ainsi connaissance avec la tristesse du jour finissant.

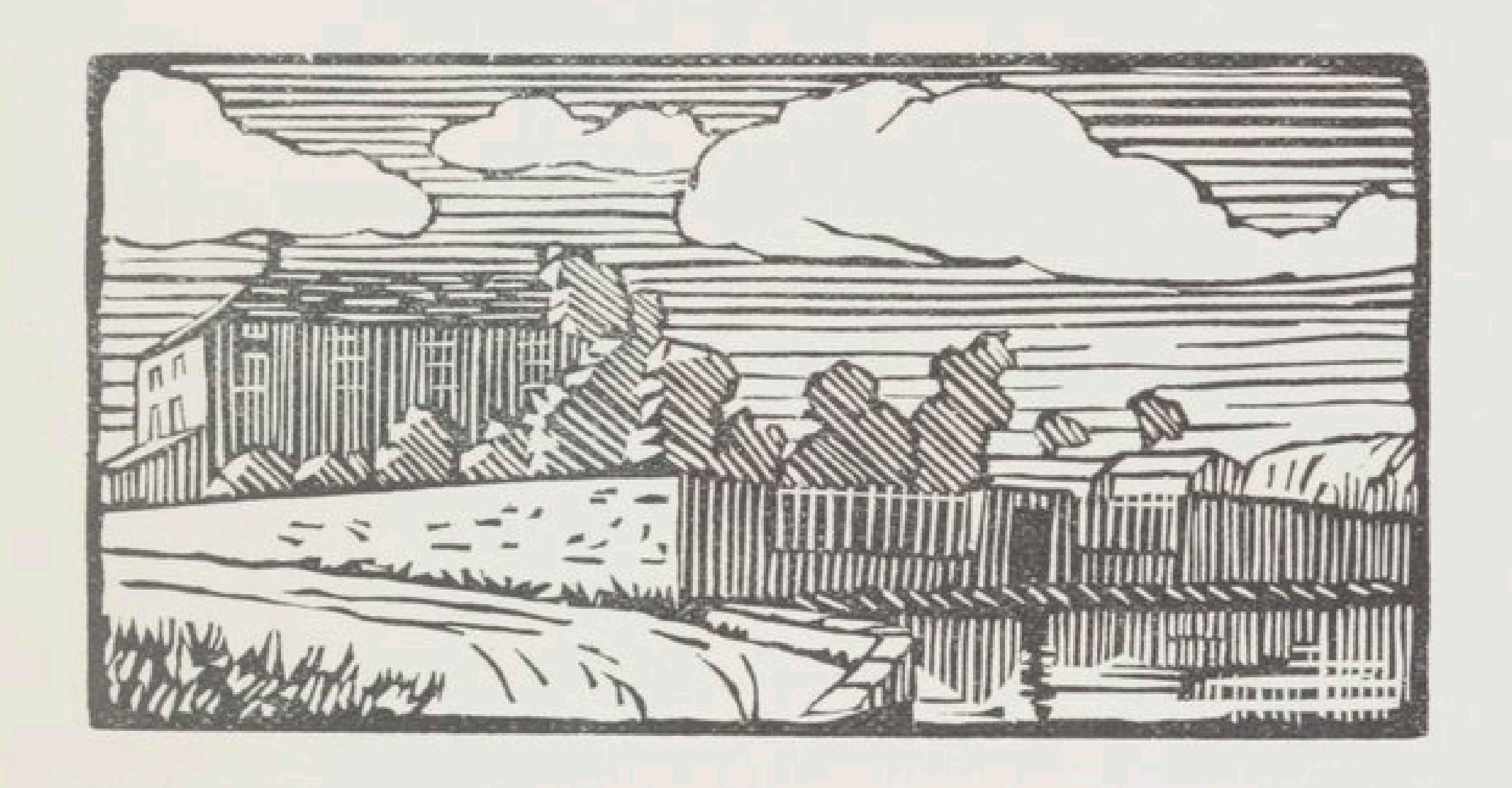
Mais le coin de la vieille maison que j'affectionnais par-dessus tout, c'était le grenier qui servait de réserve aux marchandises. Je suis encore hanté, après plus d'un demi-siècle, par le parfum de cèdre et de vernis qui se dégageait, dans cette pièce surchauffée par le soleil, des boîtes de crayons, de porte-plume, de pots de gomme, et se mélangeait à celui des rames de papier entassées jusqu'à faire fléchir les vieux planchers sous leur poids.

La veille de Noël, après la fermeture du magasin, un branle-bas général s'organisait. On surmontait le meuble du milieu, réservé en temps ordinaire aux périodiques et aux nouveautés, d'une pyramide étagée. On dressait sur le comptoir des gradins recouverts d'andrinople rouge. Les montres elles-mêmes se garnissaient de panneaux écarlates. Didier, marteau en main, faisait « sa chapelle ». Ainsi nommait-t-il ses préparatifs pour recevoir les livres d'étrennes, reposoir pompeux où allaient briller pendant trois semaines les ors des reliures, triomphe symbolique des œuvres de

l'esprit sur les pralines, les chocolats et les jouets, cérémonie traditionnelle où les incroyants eux-mêmes sacrifiaient en achetant leur seul livre de l'année. L'autel dressé, on déballait les cartonnages, verts, jaunes, bleus, rouges, les reliures amateur en demi-maroquin, les Jules Verne, les albums de Stahl, illustrés par Frœlich, les volumes de la Bibliothèque rose, et c'est sans doute de ce moment que date ma passion invétérée pour le *Général Dourakine* et les pantalons brodés si comiques des *Petites Filles modèles*. J'offrais mon aide pour tenir en main ces trésors et glisser un coup d'œil sur les vignettes, enivrement d'un enfant sage qui ne rêvait — et pour cause — ni de tennis ni d'automobile !

J'ai peine à vous admirer, vitrines des grands magasins parisiens. Je trouve toujours quelque imperfection dans l'agencement ou le décor. C'est que j'ai connu, dès mes premiers pas dans la vie, l'enchantement d'un palais féerique et que la chapelle de M. Didier efface pour moi vos ingénieuses créations, ô Maurice Dufrêne, ô Paul Follot !





II

SUR LE TROTTOIR DES HALLES

La rue des Halles avait deux trottoirs, aussi propres et aussi bien pavés l'un que l'autre. Mais le plus « passager » était le nôtre, sans doute parce que les promeneurs pouvaient y circuler sans descendre sur la chaussée depuis le passage du Commerce jusqu'à la place du Marché, ou peut-être parce que son exposition au Nord-Est le mettait à l'ombre de meilleure heure. Seule une brigade de vieux rentiers et de fonctionnaires retraités, qu'on baptisait « les chevaliers du

Soleil », s'obstinaient à mesurer le trottoir opposé de leurs pas comptés.

Des deux côtés de la rue, les jours de foire ou de marché, des petits marchands en plein vent étalaient des fruits, des légumes, de menus articles de ménage ou d'outillage. A la longue, les commerçants patentés se plaignirent de cette concurrence établie à leur porte. On relégua les éventaires place du Donjon et les pétitionnaires s'aperçurent qu'ils avaient maladroitement détourné un courant profitable d'acheteurs. A cette époque, tout le commerce important de détail était localisé rue des Halles, rue du Minage, passage du Commerce, rue Saint-Gelais et rue Saint-Jean. C'était, en somme, la croisée des anciennes voies qui traversaient la ville quand elle était entourée de murs. Mais l'antique rue du Pont, centre des affaires au Moyen âge, était totalement délaissée. La vie s'en était retirée à tel point que l'on n'avait même pas reconstruit les anciennes façades, dont les boutiques s'ouvraient sous un plein cintre, tel qu'on en voit encore maint exemple. D'autre part, la gare n'avait pas encore eu le temps d'exercer son pôle d'attraction. Les

allées basses de la Brèche et la place Saint-Jean formaient la limite extrême du monde commercial, renfermé dans un périmètre plus restreint, mais beaucoup plus animé qu'à présent.

Je n'avais pas, naturellement, la libre circulation dans ce domaine. De strictes barrières morales limitaient mes explorations. Chose curieuse : la zone permise s'étendait jusqu'à cinq maisons à l'est de la nôtre : elle n'en comprenait aucune à l'ouest. Notre plus proche voisine, Mme Roudergue, était marchande de parapluies. Toute la journée, je la trouvais occupée à tendre sur une armature de baleines les fortes cotonnades bleues ou rouges qui faisaient des parapluies campagnards des toitures en marche. Elle était veuve. Mais, sauf les jours de foire ou de marché, on eût pu croire que toutes les commerçantes des Halles étaient également privées de maris. Je ne me suis demandé que beaucoup plus tard à quoi ces chefs de maison pouvaient passer leur temps. Oisiveté laborieuse, il n'en faut pas douter. Jardinets du Bas-Sablonnier ou de Ribray à cultiver, alouettes à tirer dans la plaine de Romagné, carpes à pêcher à Surimeau, voyages d'achats en fabrique à Rouen ou à Paris,

la vie des détaillants n'était pas une sinécure ! Le fait est qu'on ne les voyait jamais au comptoir, mais que, grâce à leurs femmes, leurs affaires n'en allaient pas plus mal.

De chez Mme Roudergue, je passais au magasin de draperie et de rouennerie Delapierre, où j'avais, le jeudi et le dimanche, un camarade de jeux d'une fertilité d'inventions inépuisable en la personne d'Emile, mon aîné de quelques années. Rue Saint-Jean, tout à côté, le *Bazar Niortais*, objet de perpétuelles tentations, était tenu par Mme Loudun et Mlle Sophie, sa commise. M. Loudun, grand pêcheur devant l'Eternel, s'était réservé — quand il était là — le rayon d'articles de pêche. Il excellait aussi à élever des serins et des perruches, sans que l'on vît jamais aucun acheteur se présenter pour les échanger contre des espèces sonnantes.

La vieille maison à étages surplombants et à colombage apparent, qui faisait l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue des Acacias, abritait la boutique d'épicerie Pellerin, où des sacs de pruneaux et d'amandes sèches, de raisins de Corinthe et de figues, attiraient irrésistiblement les mains. En face, par la petite rue de l'Herberie, on





allait déposer dans la cour du *Raisin de Bourgogne* les lettres en retard pour que l'omnibus pût les remettre au train de Paris. M. Main, le maître de l'hôtel, portait des favoris et Mme Main serrait ses cheveux dans une résille, comme les belles limonadières du Second Empire.

La rue Saint-Jean, la rue de l'Herberie, l'allée du *Raisin*, la rue des Halles enserraient un îlot de maisons familières : le magasin de chaussures Rougier, où ma mère me conduisait plus souvent qu'elle n'aurait voulu, la boutique de parapluies des dames Laparra, le bureau de tabac Cardinal, enfin le magasin de mercerie de grand'mère Geffré, où je régnais en despote.

Si l'on n'avait pas abusé de l'expression, un mot seul pourrait caractériser ma grand'mère : elle était la bonté même. J'ai rencontré, au cours de l'existence, bien des types de bonté. Je n'en ai pas connu d'aussi complets, d'aussi absolus. Naturellement, j'en abusais. Me cherchait-on à l'heure d'une leçon ? j'étais caché dans le magasin, derrière un comptoir, avec ces jouets incomparables : moules de boutons en bois, enfilés en chapelets, ou bobines à enrouler les rubans.

Grand'mère était Bretonne, du pays nantais. Sa sœur, sa nièce, quand elles venaient la voir, portaient encore la coiffe de la Chapelle-sur-Erdre, qu'elle-même avait gardée jusqu'à son mariage. De son origine, elle conservait quelques particularités qui me semblaient étranges. Elle tenait en réserve, par exemple, dans un tiroir, un jeu de *luettes*, dont les épées, les tabourets, la vache, le borgne faisaient mon admiration, sans qu'elle ait jamais pu réussir à m'apprendre la marche du jeu. Elle confectionnait aussi à mon intention des mets bretons, des *groues*, sorte de bouillie à la farine de sarrasin, que je n'aimais guère, et des galettes ou plutôt des crêpes de même farine, qu'elle trempait dans du lait chaud pour les rendre plus savoureuses et que je n'aimais pas davantage. Mais je n'avais pas le droit de les laisser sur mon assiette, non plus que de faire des restes de pain. Grand'mère me grondait, pas trop fort, et elle contait :

« Il y avait une fois un petit chat qui ne voulait manger que la mie de son pain et laissait perdre toute la croûte. Son maître, pour le punir, le mit dans un panier et le porta dans une île déserte, au beau milieu de la Loire. Le premier jour, le petit

chat fut très heureux. Il gambadait et courait après les papillons. Le second jour, il eut très faim, parce qu'il était trop petit pour attraper des souris et que d'ailleurs il n'y en avait pas dans l'île. Le troisième jour, il se repentit et cria en miaulant : « Croûte et mie ! croûte et mie ! » Son maître l'entendit. Il vint le chercher, et depuis ce temps le petit chat mangea de tout. »

A cette table hospitalière, je voyais parfois s'asseoir les lingères, Mme Noé et sa fille Noémie. Selon la coutume des anciennes familles bourgeoises, elles prenaient le repas d'onze heures avec les maîtres de maison. Je n'ai rien vu de plus discret ni de plus digne que l'attitude à table de ces deux dames. Elles arrivaient quand tout le monde était assis et se levaient aussitôt le dessert posé sur la table. Elles ne prenaient la parole que pour répondre aux questions qu'on leur adressait et ne parlaient jamais des autres maisons où elles allaient en journée. Ce n'est pas pourtant faute d'aimer à causer ! Quand je montais les trouver au grenier, près de la grande table où les « flasques » répandaient une douce chaleur dans les après-midi d'hiver, elles bavardaient à qui mieux mieux. Je

leur faisais conter d'interminables histoires et elles m'apprenaient des complaintes, comme celle du *Pont de Nantes :*

> Qu'as-tu, ma fille, qu'as-tu à tant pleurer?
> C'est maman qui n'veut pas que j'aille danser.

Mme Noé portait la grisette, cette coiffe traditionnelle qui tenait du hennin ou des coiffures flamandes, et dont, je crois, les derniers exemples ont disparu. C'était un monument aussi incommode, mais aussi majestueux que le bonnet à poil de la Garde Nationale sous Louis-Philippe. Mme Noé l'enlevait avant de se mettre au travail et elle apparaissait un peu comique, en serre-tête, ses rares cheveux comprimés en chignon gros comme le poing, tandis que sa fille, son petit bonnet à brides ôté, montrait les siens modestement serrés dans une résille. On était loin des cheveux coupés à la garçonne !

Je voyais rarement mon grand-père à table et je m'en étonnais parfois. Mais les réponses à mes questions étaient si évasives que, même à mon âge, je comprenais qu'il valait mieux ne pas insister. D'ailleurs, Benjamin Geffré ne m'honorait que de

caresses distraites, auxquelles je répondais sans effusion. Il fumait trop la pipe pour être agréable à embrasser. Cependant je sollicitais souvent la permission de monter au troisième étage, où il avait son atelier de menuisier et aussi de peintre amateur, et où je le trouvais en robe de chambre nouée à la taille, une casquette de loutre sur ses cheveux ras, les pieds dans des sabots de bois pour avoir plus chaud, brossant à petits coups de pinceaux, à peine chargés de couleurs, des paysages qui, même aujourd'hui, paraîtraient modernes et dont les « connaisseurs » niortais se gaussaient fort.

J'ignore quel maître lui avait enseigné son art. Je ne sache pas que mon arrière-grand'père, humaniste, ait manié le crayon ni le pinceau. Bernard d'Agescy ? Audoin ?... En tout cas, je conserve de lui une collection d'albums de poche, remplis de mines de plomb et d'aquarelles, dont quelques-unes sont d'une sensibilité et d'une décision charmantes. Vers 1828, les romantiques découvraient la France. On s'attendrissait sur les vieilles pierres, on croquait les sites poétiques, lierre et ruines se portaient beaucoup. Benjamin Geffré se contentait de la nature toute nue, mais,

en quelques traits de crayon, il savait, sur une feuille de quelques pouces, exprimer l'esprit d'une contrée.

C'est en feuilletant ses albums, et ceux où la main moins experte de ma mère a noté ses impressions de villégiature, que j'essaie de faire le départ entre ce que mon cerveau d'enfant a pu enregistrer et ce que les récits de mes proches lui ont imposé après coup. Ainsi je revois la maison de campagne que mes parents avaient louée à Chaban et que la déclaration de guerre leur fit abandonner dès 1870 : une grande bâtisse, presque un bâtiment de ferme, couverte en tuiles rouges, avec des girouettes tournant à tous les vents. Quand son propriétaire, M. Charlot, l'avait fait construire sous le Gouvernement de Juillet et qu'on avait tracé l'allée joignant le domaine à la route de Paris, on avait mis au jour un fossé plein de squelettes, inhumation précipitée, sans doute, après une escarmouche des Guerres de religion. La découverte était oubliée, mais il en était resté une légende : un seigneur de Chaban, ancien maître du lieu, reposait au bout du petit bois, « monté sur son cheval ».

Ce n'est pourtant ni à des croquis ni à des photographies que je dois le souvenir de Louise, la bordière, qui régnait sur un monde de volailles et de vaches, ni de son mari, Jacques Paillet, qui nous conduisait et nous ramenait dans une « américaine » traînée par Bonhomme, cheval blanc hors d'âge. Comme Françoise d'Aubigné, Louise élevait des dindons, êtres terrifiants, surtout un mâle tout blanc, qui hérissait son plumage à mon approche en dressant un bec arrogant. Colérique, je l'étais, paraît-il, autant que ce volatile, ce qui m'attirait de la bonne femme cette mortifiante apostrophe :

« M'sieu Henri, fasez pas vot' prot blanc ! »

J'ignorais alors que Louise de Chaban me donnait une leçon de vieux français, et que nos aïeux du XVIe siècle, embarrassés pour désigner ces gros poulets d'Inde, leur avaient donné un nom de chrétien, comme aux moineaux, et les avaient affectueusement appelés Pierrot, Perot, en langage poitevin.

Après Chaban, c'est Royan que je retrouve dans les albums. Pour s'y rendre, on n'avait alors le chemin de fer que jusqu'à Rochefort. On s'entassait

ensuite dans une diligence au trajet interminable à travers les marais de Brouage et les parcs à huîtres de Marennes. A Martrou, on passait la Charente sur un bac et l'on arrivait à Royan, par la Tremblade et Saujon, recru de fatigue. Le chalet Marcou, à Pontaillac, nous accueillait, modeste maisonnette à un étage, d'où on allait au bain de lames en quelques enjambées. Pas de villas sur la falaise. A peine si la petite chapelle sortait de terre. En revanche, — tour Eiffel en miniature, — la charpente en bois du phare de Malakof dressait sa pyramide sur la route de Vaux.

Si les albums ne peuvent me rendre l'odeur de résine des bois de pins, la senteur épicée des dunes fleuries d'immortelles, la magique boutique de mam'zelle Trut, l'épicière, qui vendait des pelles et des seaux et des « supettes » de sucre d'orge, ils m'ont cependant conservé un document inestimable : la vue des Montagnes russes.

Un industriel avait fait courir sur les dunes une minuscule voie ferrée, que parcourait avec un bruit assourdissant de ferraille un chariot lancé. Les montées succédaient aux descentes. On franchissait un lac. On cherchait à enfiler des bagues

au passage. C'était une joie délirante de quelques minutes. Vingt ans après, quand j'ai revu Pontaillac, il ne restait rien des montagnes russes. Le bois jadis solitaire était percé de larges avenues et semé de villas aux toits rouges. Il me semblait pourtant, dans le vent qui agitait les pins, retrouver l'écho du roulement du petit char, bolide joujou, première chimère chevauchée par mes jeunes années.

Autre visage de Royan, la saison suivante. Une maison basse sur la Grande-Conche, au bout du monde habité. La forêt inculte s'avançait jusqu'à notre seuil. Royan s'arrêtait à cette place des Acacias, encombrée d'ancres et d'épaves déposées par les Services de la Marine. Escalades. Trous dans le sable avec des gamins de pêcheurs. Fours où l'on allumait des feux d'aiguilles de pin. Pommes de terre déposées dans la cendre, qui sentaient le brûlé, la fumée, et se mangeaient à moitié crues. Ivresse de vie libre, école buissonnière avant la lettre, vagabondage de tout un été.....

Au fond, je n'ai jamais bien connu mon grand-père, et il faut avouer qu'il ne fit jamais rien pour m'ouvrir son cœur. Il essaya de m'apprendre à

patiner, — ce qui était passablement excentrique à Niort, où la Sèvre gèle quatre fois par siècle. Il me fit barbouiller quelques toiles et tenta vainement de m'apprendre le jeu des échecs, où il était d'une certaine force. Il m'a fallu l'expérience de la vie pour comprendre cette singulière nature d'artiste, ou tout au moins d'amateur artiste, qui lisait Euripide dans les éditions du XVI[e] siècle, avec les ligatures, jouait sur son violon les *Noces* ou la *Flûte enchantée*, savait par cœur des strophes de Byron, dessinait, peignait, menuisait, patinait, cuisinait, jardinait, bref savait tout faire, sauf se tenir au comptoir et se souvenir de ses devoirs envers sa femme et ses filles. Quelle société fréquentait-il ? Encore aujourd'hui, je l'ignore. Il ne s'asseyait pour ainsi dire jamais à notre foyer, et mon père, qui l'appelait familièrement « père Geffré », avec une cordialité qui cachait peut-être un peu de dédain, semblait le tenir à distance. Mais aujourd'hui, quand je cherche d'où nous viennent ces quelques dons artistiques que je retrouve chez mon cousin germain le statuaire Poisson, chez mes filles Marie-Rose et Marianne et peut-être aussi chez moi-même, je suis bien

obligé de les faire remonter à ce mauvais garçon, à cet artiste égaré dans notre milieu rangé et bourgeois.

Je dis que je n'ai jamais su quels amis avait Benjamin Geffré. Cependant, je puis en nommer quelques-uns : Simonneau, un ancien chef de bureau de la mairie ; l'architecte Thénadey, un Belge, je crois, venu en France à l'époque impériale et qui a laissé aux Archives municipales d'admirables plans ; des commerçants, dont M. Laparra, son voisin, qu'un commun amour pour l'Auvergne et le fromage de croûte rouge lui faisait apprécier.

M. Laparra avait gardé l'accent du Plateau Central et le folk-lore niortais l'a fait le héros d'une aventure avec des employés de l'octroi qui méritait bien de donner naissance à une expression proverbiale. Il revenait du Cantal et les gabelous, à la gare, lui demandaient, selon la formule :

« Vous n'avez rien à déclarer ? »

Malgré sa réponse négative, on lui fait ouvrir sa malle. Les préposés procèdent à la fouille. Vêtements, effets de toilette, linge, tout est mis dehors.

Môchieu Laparra commence à donner des signes d'inquiétude, mais le déballage ne s'arrête pas.

Alors, l'infortuné négociant de s'écrier, en tirant son porte-monnaie :

« Ah ! chi fous allez au fond te la malle, fous trouferez un fromage ! »

Hélas ! nous avons tous dans la vie commis l'imprudence « d'aller au fond de la malle », et nous avons fait des découvertes beaucoup moins estimables que le fromage de Môchieu Laparra.





III

L'ENCHANTEMENT DU VIVIER

Les promenades étaient abondantes et variées. Seul le tour de la Brèche manquait d'imprévu. Avec ses platanes et ses marronniers rabougris, ses bancs de pierre massifs, que des générations de gamins avaient creusés de trous pour jouer à la fossette, son entourage de fils de fer rompus, ses deux bassins encerclés d'arbres verts mal venus, son kiosque rustique à demi ruiné, la grande place ne laissait guère prévoir ce que l'Exposition de 1882 et les envois de marbres

d'Antonin Proust feraient de ses jardins. Mais elle était le théâtre de ces fêtes incomparables de novembre et de mai, de ces foires bruyantes, où ses steppes poussiéreuses disparaissaient sous un tapis ininterrompu de croupes fauves ou brunes, piqué de blanc par les coiffes des femmes et de bleu par les blouses neuves des hommes.

Nul besoin de m'interdire une telle cohue.

J'avais bien trop peur des vaches encornées, des chevaux, des baudets et surtout des mules fringantes, attachées à la file ou trois et quatre de front, queue retroussée, crinière coupée court ! Il me fallait cependant la traverser, car, sous prétexte de me donner le plaisir de voir défiler les bêtes plus à l'aise, mes parents se débarrassaient de ma personne dès le matin en m'envoyant passer la journée avenue de Paris, chez M[lle] Elisa, belle-sœur et gouvernante de Didier. Mais nous évitions, ma bonne et moi, de traverser le foirail. Nous suivions le bas de la place en nous faufilant à travers les énormes tentes des restaurateurs en plein vent, d'où montait aux narines l'appétissant parfum des anguillettes grillées et des boudins dans la poêle.

La multiplication des voies ferrées, la diffusion des moyens rapides de transport, ont totalement métamorphosé les abords de ces foires. Le *Grand-Cerf*, le *Chêne-Vert*, l'*Oie-Rouge*, ces immenses auberges dont chacune recevait la population d'un village, ces vastes écuries où Espagnols et Argentins venaient palper les reins luisants des mules et les marchander âprement aux éleveurs, ces cours agitées de gens affairés, de porteurs de paquets, d'attelages entrant ou sortant, tout cela a disparu sans espoir de retour. Mais, pour ceux qui ont connu le bas de l'avenue de Paris dans ce temps-là, je jure que le spectacle en valait la peine.

Les attractions foraines, également, ont changé. Mais moins qu'on le pourrait croire. L'allée centrale de la Brèche était, comme à présent, bordée de deux rangs de baraques, avec le même fracas étourdissant de cuivres. Il y manquait seulement l'éclairage électrique et les forces motrices d'à présent. Je crois bien que les manèges de chevaux de bois et les balançoires étaient les seuls divertissements mécaniques d'alors. Quant aux spectacles, ils présentaient les mêmes catégories qu'aujourd'hui : lutteurs, femmes géantes, musées de

cire, vues d'optique, et le reste. Quelques-uns me reviennent à la mémoire : « La Famille nantaise », théâtre où je vis jouer *Geneviève de Brabant*, le cirque Plège, le cirque Robba (je ne suis pas sûr des noms), un théâtre de marionnettes en tôle découpée, où l'on donnait la traditionnelle *Tentation de saint Antoine*, avec les couplets fameux :

Rendez-moi mon cochon, s'il vous plaît,
Voulez-vous me le rendre ?
Il faisait ma félicité
Par son naturel doux et tendre.....

les puces savantes, l'atelier d'un fileur de verre, qui, à la lampe d'émailleur, soufflait des chiens, des biches, des cygnes, des paons, et construisait des vaisseaux de haut bord avec tous leurs cordages. Il y avait aussi des théâtres mécaniques représentant le bagne et la vie des forçats, ou des galeries de mine où tous les travaux des mineurs étaient représentés. Il y avait surtout les baraques de friandises, alignées comme maintenant sur les allées basses, où l'on vendait le pain d'épice de Nancy et où l'on faisait haie pour voir travailler le sucre chaud destiné aux savoureux berlingots.

Quant aux marchands de fouaces, ils étalaient sur des tréteaux, dans le bas même du Champ de foire, leurs galettes à la croûte noire, fraternellement mêlés aux marchands d'échaudés, qui tiraient leurs gâteaux en forme de couronne de grands paniers remplis de feuilles de fougère. Passe encore pour la fouace, dont la pâte épaisse, mais blanche, avait son charme. Mais l'échaudé ne me semblait bon qu'à aiguiser le bec des serins. Combien je préférais cet autre gâteau poitevin, le casse-museau, sans me douter que cette pâte gonflée au four remontait tout droit aux casse-gueules liturgiques que les fidèles du Moyen âge se jetaient au visage durant les Rogations !

La foire passée et la Brèche privée de son décor de toiles peintes, il fallait se rabattre sur les distractions ordinaires. La promenade par la route de Limoges et le pont d'Inkermann ménageait la surprise du passage d'un train, qui vous enveloppait d'un magnifique panache de fumée. Dans les jardins de l'Hôpital-Hospice, on pouvait donner à manger au cerf et aux biches. Un kiosque rustique, garni de verres de couleur, montrait le parc, selon la fenêtre par où l'on regardait, blanc de givre

et de neige, rouge des tons de l'automne, jaune des moissons mûres, bleu du printemps naissant.

Sur le canal Saint-Martin soufflait un vent d'aventure. Les noires gabares s'y amarraient, lourdes du sel de Marans, des fagots de Bazouin ou d'Irleau. Leurs flancs sombres recélaient le secret du mystérieux Marais.

Les Ponts-Main étaient encore dans leur neuf. Mais combien je leur préférais la vieille passerelle suspendue qui reliait le quai de la Préfecture, alors planté de peupliers, à l'allée de la prairie du Roc ! Quel plaisir de sentir trembler les planches quand on se trouvait au milieu de la Sèvre, planant entre l'eau et le ciel, à côté de la masse énorme du donjon, au-dessus duquel tournoyaient à grands cris les choucas, accourus de tous les points de l'horizon vers les vieilles pierres, leur gîte de nuit.

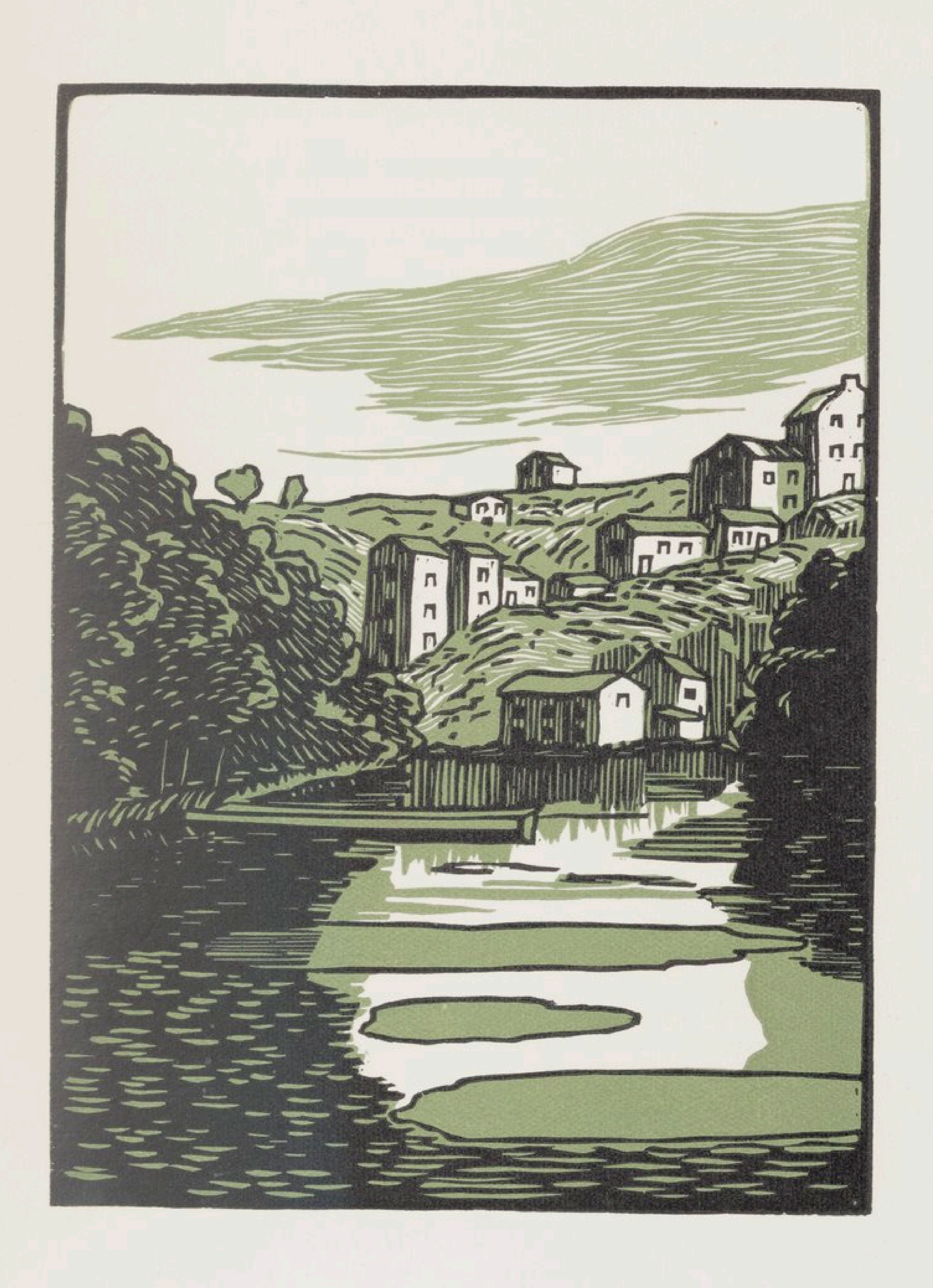
Quai de la Regratterie, les bateaux plats s'alignaient sous les ormeaux. Des chamoiseurs raclaient les peaux. D'autres lavaient les laines en pleine eau. Les ateliers obscurs laissaient percer le bruit strident des machines. Du fond des masures étagées en terrasses, où d'humbles géraniums

ou des fuchsias piquaient des clous rouges aux fenêtres, des voix éclataient, grondeuses, contre des marmots invisibles. On apprenait que les petits « drôles » de la Regratterie étaient des « fils de garce » ou même des enfants de mères encore moins recommandables. Puis on entrait au Jardin public, au pied d'une vieille tour ruinée des anciennes fortifications, et c'était l'ombre épaisse sous les marronniers séculaires, le petit pont sur la cascade, le bassin aux canards, le kiosque rustique, les ruines gothiques (vestiges, je ne l'ai su que bien plus tard, du clocheton de Saint-André de 1828), à demi enfouies sous le lierre, où le fruit rouge des arums à capuchon allumait comme de petites chandelles.

Tout au bout de l'allée basse tournait la terrifiante machine élévatrice des eaux, avec ses feux de chaudière, ses pistons oscillants, ses immenses volants lancés à toute vitesse. J'en avais une peur panique, mais rien au monde ne m'aurait empêché de mettre le pied sur ce seuil redoutable pour sentir le frisson qui me montait le long des jambes et le délicieux étranglement qui me serrait l'épigastre.

Une fois sorti de la chambre ruisselante d'huile et de vapeur fusante, une fois revenu au grand air et sur le sol bien sec, quelle fierté, quelle allégresse ! Il fallait pousser plus loin, conquérir de nouvelles terres, franchir la petite porte qui s'ouvrait derrière l'établissement de pisciculture, prendre le chemin du Vivier jusqu'à la belle nappe d'eau limpide, dont le bon peintre Velluet a si bien rendu le miroir transparent et le rideau de hauts peupliers, agités au moindre souffle. Le calme de ce lieu aimé des nymphes, après l'enfer de la chambre aux machines, était délicieusement apaisant. Il y flottait cette odeur de la Sèvre, faite de menthe sauvage, de foin séché, de plantes d'eau, de feuilles mortes, ces effluves où se cache le regret des étés finissants, le renoncement des vies ignorées, la douceur de l'attachement au sol natal. Le Vivier, c'est l'âme de Niort, une petite âme champêtre et bourgeoise à la fois.

Quand je retourne dans cette ville, où le nom de Clouzot ne se lira bientôt plus que sur des tombes, je comprends mieux Fontanes venant s'asseoir, après quarante ans d'absence et de vie publique, près de la source limpide :





Toi, dont l'urne féconde embellit ces prairies,
L'été quarante fois a brillé dans les cieux
Depuis le dernier jour où les Nymphes chéries
Ont reçu mes adieux.

Elles n'ont point perdu leur riante parure,
Leurs bords sont aussi verts, leur cristal aussi frais ;
Et du temps destructeur l'inévitable injure
N'a vieilli que mes traits.

La céleste Hygia, propice à ma naissance,
M'éleva près des lieux dont ta source est l'honneur ;
Ah ! rends-moi cet air pur où jadis mon enfance
Respira le bonheur.

Ranime, s'il se peut, ma vie et mes pensées,
Comme en ce frais vallon, cher à mon souvenir,
On voit l'herbe et les fleurs, de ton eau caressées,
Tous les ans rajeunir.

Vains souhaits ! Les nymphes seules ne vieillissent pas. Elles gardent un sourire aussi jeune pour les ingrats qui les ont délaissées.

Le Vivier s'associe pour moi à un problème climatologique que je n'ai pu encore parvenir à résoudre. Dans les prés entourant la source, il se tenait jadis — il se tient peut-être toujours — une « balade » fréquentée. Elle avait lieu le lundi de

Pâques, et mon père m'a redit cent fois que, ce jour-là, ses parents lui faisaient étrenner le chapeau de paille et le pantalon de nankin. Faut-il croire que le printemps était en avance ou que les enfants du règne de Louis-Philippe étaient aguerris contre le froid ? Je penche pour cette dernière hypothèse, bien qu'en écrivant ces lignes, un 28 juillet, j'aperçoive les cimes des Alpes saupoudrées de neige tombée dans la nuit. La terre se refroidirait-elle en dépit des statistiques des Offices météorologiques ?

Un autre souvenir, qui se rattache au Vivier, c'est celui des grandes lessives bi-annuelles. Nous faisions les nôtres au printemps et à l'automne, à la métairie d'Antes, chez Lucas, où sont aujourd'hui des usines de trieurs. Ma grand'mère coulait les siennes à Belle-Ile, chez Goizin, car, fait singulier, nous n'avions presque aucun fournisseur commun. Il fallait le faire exprès — et peut-être l'humeur capricieuse de mon grand-père n'y était-elle pas étrangère — pour ne se rencontrer sur aucun choix. Mon père avait pour médecin le docteur Eymer ; mon grand'père, le docteur Fontant. Le premier prenait ses médicaments à

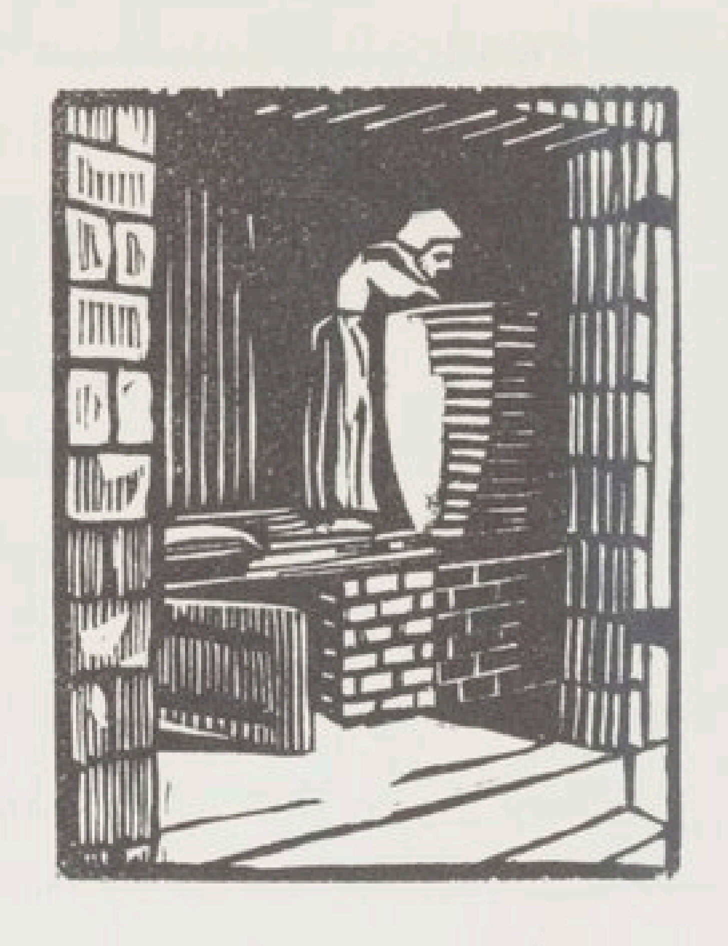
la pharmacie Houdbine, l'autre à la pharmacie Sauzé. Mon père achetait ses lorgnons chez Bozzo, mon grand'père ses lunettes chez son ami Morin. Nous avions pour boucher Bastard, pour charcutier Drieux, pour boulanger Guédon. La famille Geffré prenait sa viande chez Rabillard, ses galantines chez Théodore et son pain chez Courault. L'accord ne se faisait que sur certaines réputations indiscutables, comme les choux à la crème de Capetter, l'angélique de Mlle Brunet ou les terrines de gibier truffées de Proteau.

Les conditions de l'économie ménagère ont tellement changé à Niort, comme ailleurs, que les grandes lessives d'autrefois ont quelque chose de légendaire. La date arrêtée avec l'entrepreneur de buanderie, la ménagère vivait dans les transes. On consultait le baromètre, on regardait si le coq de Notre-Dame avait le bec tourné à l'est ou à l'ouest, on donnait un pain de quatre livres à un pauvre, en faisant une invocation à « sainte Bauduche ». Beau temps ou non, la charrette venait chercher les vingt ou trente « pochées » de linge « essangé » qui représentaient le contenu des armoires d'une bonne maison bourgeoise. Les femmes de lessive

étaient retenues d'avance et placées sous le commandement d'une maîtresse de lavoir, impérieuse et bruyante. Le linge, séparé par des planches d'une couche de bonnes cendres de bois, était soigneusement empilé, en commençant par les draps et le gros linge pour arriver progressivement au linge fin. La pyramide dépassait toujours les bords de la « ponne » et formait une « tête » qu'on entourait d'un drap. A côté se trouvait un vaste poêlon, chauffé au feu de houille, où l'on puisait l'eau bouillante à l'aide d'un pot à long manche pour la verser sur les ponnes, d'où elle revenait, par un canon, dans la chaudière, changée par la soude des cendres en « lessis » couleur de bronze. Pendant toute une journée, on « coulait » ainsi la lessive. La qualité des cendres, la fréquence des arrosages, la température de l'eau, conditions réglées par l'empirisme depuis des siècles, décidaient de la qualité de la lessive. Le lendemain, il n'y avait plus qu'à sortir des ponnes cette avalanche de linge et à le porter à la rivière, où les battoirs entraient en danse.

C'est le moment où, heureux comme Ulysse, j'étais admis à assister aux travaux des Naucicaas

de la métairie d'Antes. Les draps, étendus en belles lignes entre les arbres, semblaient une flotte de voiles blanches prête à prendre le large. Ils s'imprégnaient de l'esprit des fleurs, des herbes chauffées par le soleil. Le soir venu, quand la charrette ramenait la lessive au logis, juché sur la plus haute pochée comme un petit roi de la gerbe, il me semblait que c'était grâce à ma vigilance que ce trésor de lin et de chanvre allait reprendre sa place dans les armoires maternelles.





IV

LES OMBRES DU PASSÉ

Y A-T-IL, dans la trame ininterrompue de la vie humaine, des périodes tranchées, y a-t-il surtout des périodes que l'on puisse qualifier d'heureuses ? Les clous symboliques de Bossuet, qui, dispersés sur un mur semblent innombrables et rassemblés remplissent à peine le creux de la main, prennent au déclin de notre âge une saisissante signification. Quand je mets en marche la machine à refaire la vie, j'ai peine à retrouver quelques poignées de jours heureux, dans ma

prime jeunesse. Dès que j'eus l'âge de discernement, j'ai le souvenir de m'être trouvé très malheureux, à propos de tout et de rien. J'étais affamé de témoignages d'affection, avide d'occuper mes proches de ma petite personne. Mon père, absorbé par les soucis de la librairie, répondait distraitement à mes effusions. Ma mère partageait son affection entre moi et mon frère, immobilisé par la maladie, et je m'imaginais que ma part était la moindre. Au fond, je me découvre affligé d'un caractère fâcheux et d'un amour-propre maladif, blessé à tout instant du jour.

Une raillerie me tirait des larmes. Ce que je ne pouvais atteindre me faisait prendre en dédain ce que j'avais sous la main. Je me demande maintenant quel agrément mes parents tiraient de leur fils aîné.

J'aurais voulu être le premier en tout. Malheureusement, je n'avais aucun élément de supériorité. Quand je commençai à me mêler aux jeux de mes camarades, je me trouvai moins fort et moins exercé que ceux d'entre eux qui avaient passé par l'école communale ou que leurs parents avaient confiés à des professeurs de gymnastique (on ne

disait pas encore de culture physique). Nos pères jugeaient cette éducation du corps superflue. Quand j'étais malade, on ne me ménageait ni les visites de médecin, ni les remèdes, mais on ne faisait rien pour me prémunir. Je n'ai jamais su jouer aux billes (aux marbres, comme on dit à Niort), encore moins lancer une toupie. Aux barres, à la poursuite, j'étais d'avance battu. Combien me fallut-il plus tard de supplications et de places de premier pour obtenir de louer chez Allaire, rue du Trianon, un de ces vélocipèdes en bois, qui roulaient avec un bruit de ferraille sur les pavés et rompaient si cruellement les jarrets à la moindre côte !

J'aurais aimé, au moins, et avec quelle ardeur ! faire envie par ma mise ou l'agrément de ma figure. Mais on ne se souciait guère chez moi de la coupe des vêtements, ni de la grâce de la chevelure.

Je portais les cheveux ras, mon père croyant, comme parole d'évangile, que les enfants à cheveux longs devaient fatalement devenir chauves. Tandis que mes camarades arboraient des costumes coupés par Mallas ou par Pallardy, les miens étaient taillés par une couturière, Mme Dillé, dont le mari,

cordonnier et sapeur-pompier, devait à sa profession et à la prestance de sa barbe le titre de *pontifex maximus*, les cordonniers, entre autres surnoms, ayant droit à Niort à celui de pontife. Les garçons d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur !

Quant aux talents d'agrément, je n'en avais aucun. Mon père jugeait que les leçons maternelles suffiraient à me donner les éléments de piano indispensables, et quand je demandais à apprendre le violon, on me répondait : « Tu auras un professeur quand tu sauras jouer une sonate de Mozart !» Cercle plutôt vicieux.

Tous les enfants ont des chagrins. Le tort des grandes personnes est de ne pas les prendre assez au sérieux. S'ils sont vite oubliés, grâce à cette divine distraction du jeune âge, sont-ils moins réels, cet apprentissage de la souffrance n'est-il pas d'autant plus cruel que notre âme n'en a pas encore l'habitude ? Quelle balance employer pour mesurer une douleur morale ? « Il y a bien de quoi pleurer pour si peu ! Tu verras, quand tu seras grand, ce que c'est qu'un vrai chagrin. » Evidemment. Mais, je me demande si j'ai jamais éprouvé un brisement de cœur aussi violent que lorsqu'un

chat a emporté, sous mes yeux, mon pigeon favori.

Ma mère n'encourageait pas — et comme elle avait raison ! — mes tristesses d'enfant. Elle n'était pas « embrasseuse » de nature et raillait fort une de ses amies de la Rochelle qui, folle d'adoration pour son dernier né, le couvrait de baisers *a posteriori*. Mais elle savait apaiser les larmes par ses chants : la mélancolique romance de Chateaubriand : « Combien j'ai douce souvenance..... », l'air populaire poitevin du *Peureux* : « Tout en passant par un petit bois », le chant vendéen de « Monsieur d'Charette », et cette douce complainte qui avait pour refrain :

> Vous qui courez par la vallée,
> Petits enfants, n'approchez pas
> Du grand étang qu'on voit là-bas,
> Caché si bien sous la ramée,

et qui commençait par l'évocation d'une belle matinée d'été :

> C'était un jour, jour sans pareil,
> Tout de parfums et de soleil...

Mais quand je m'endormais, il me fallait le bercement des vers de la tendre Marcelline :

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie et blanc et fait pour moi,
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi.

Bordé dans mon petit lit de fer, je remontais mes couvertures par-dessus mes oreilles, en songeant au vent, aux loups, à la tempête, et je tâchais de ne pas m'endormir trop vite pour goûter la douceur de mon cher oreiller.

Si les chagrins sans motifs sérieux ont joué un grand rôle dans mon enfance, j'ai eu aussi à souffrir d'ennuis reposant sur des causes réelles. Je mets au premier rang de ces nuages les visites où m'entraînait ma mère, malgré ma répugnance hautement manifestée.

Elle avait la charge de visiter quelques vieilles dames qui touchaient aux amis ou aux relations de mon père, mais qu'il se dispensait d'aller voir en personne. Il y avait sa marraine, Mme Moreau, rue des Douves, où j'avais du moins l'amusement des animaux de La Fontaine, tissés en basse-lisse sur les fauteuils et les chaises. Un meuble de Beauvais, point fin ! que vaudrait-il aujourd'hui ? Rue de Ribray, c'était Louise Guérin, la mère d'un

ancien commis de la librairie, établi batteur d'or à Paris, et dont nous recevions des lettres par ballon monté pendant le Siège. De cette bonne vieille, qui avait toujours quelques pipes en sucre rouge en réserve pour ma gourmandise, il me reste une grande armoire paysanne en noyer, un « cabinet », comme on dit en Poitou. Mais les belles fiches des gonds et la plaque de serrure ajourée comme une dentelle ne brillent plus comme dans l'humble chambre de Louise Guérin. Je vois encore, avenue de la Rochelle, Mme Van der Cruyssen, mère d'un ami de mon père, qui fut depuis le mien. Elle était veuve d'un des derniers soldats de Napoléon. J'aurais pu recueillir ainsi, par un seul intermédiaire, des récits de la guerre d'Espagne ou de la bataille de Waterloo. Nous allions aussi, avenue Saint-Jean, visiter Mme Doinel, dont le mari, bibliothécaire municipal et chartiste, était déjà sur la pente du mysticisme qui lui fit abandonner plus tard l'orthodoxie pour se faire évêque martiniste. Qui encore ? Au Fort-Foucault, une dame veuve que ma mère aimait fort, Mme Doat de Boyrie ; rue Crémeau, Mme Bardonnet, mère d'un ami de mon père, qui aura sa

place quand j'en viendrai aux clients de la librairie; Mlle Sandeau, sœur du romancier, une petite vieille toute ridée, qui habitait, rue du Mûrier, une antique maison à la porte surmontée d'une arcature du xve siècle. Son frère n'était pas venu la voir depuis la guerre, mais il ne l'oubliait pas, et venait de lui dédier *Jean de Thommeray*. Au temps où il servait de secrétaire à Balzac, il arriva un matin les yeux gros de larmes. L'auteur de la *Comédie humaine* l'interrogea sur les causes de son chagrin. Sandeau lui dit que sa sœur était fort malade, qu'il craignait de la perdre. « Elle est mon unique famille, mon père et ma mère reposent à Niort, dans le vieux cimetière de Belle-Lune... » Balzac l'écoute, affectueux d'abord, puis distrait. Enfin : « Passons aux affaires sérieuses, fait-il. Nous disions donc qu'Eugénie Grandet..... »

Du côté des Geffré, je n'ai guère gardé le souvenir que des demoiselles Clairouin, compagnes de pension de ma mère. Leur grand-père, Pierre Clairouin, avait, comme mon arrière-grand-père Etienne Geffré, rendu ses lettres de prêtrise en 1793, s'était marié et avait ouvert un pensionnat de jeunes filles rue de la Comédie, dans les anciens

bâtiments des Bénédictines. Plus d'une épave du flot révolutionnaire était encore échouée sur la grève, au milieu du siècle dernier. Mais l'oubli avait fait son œuvre. Ceux qui savaient feignaient d'ignorer. Dans les familles on n'en parlait jamais. Je n'ai su que par des recherches d'archives que mon arrière-grand-père avait appartenu au clergé constitutionnel. Ces anciens hommes d'Eglise avaient gardé une dignité quasi sacerdotale et ils observaient les mœurs. Après le Concordat, quand les esprits se furent calmés, ils firent généralement bénir leur mariage. L'abbé Bouhier, curé de Notre-Dame, fut, je crois, un des bons ouvriers de ces réconciliations.

Nous connaissions aussi bien d'autres dames de la bourgeoisie et même de la noblesse, mais sans être en relations de visites. Seuls les commerçants en gros, ceux qui ne tenaient pas boutique ouverte, faisaient partie de la société. Il faudrait plutôt dire d'une certaine société, où entraient les fonctionnaires et certains rentiers. Au-dessus planaient les demi-dieux de la noblesse, de l'armée et de la haute bourgeoisie, qui ne frayaient pas avec les premiers, encore moins avec les détaillants. Mais quand les

dames du quartier Saint-André entreprenaient une tournée de quête, quand elles organisaient une fête de charité ou réunissaient un comité de patronage, nous étions sur leur liste, et ma mère ne manquait pas de faire acte de présence et moi aussi, par la même occasion.

A ces obligations forcées se rattache cependant un de mes plus vifs plaisirs : les stations aux chapelles du Jeudi-Saint, émouvante harmonie de fleurs, de lumières, de feuillages, enchantement surgi par miracle sous les voûtes de pierre dénudées toute l'année. On entrait. Le passage dans la nef était gardé par deux dames, chacune à sa table, quêtant, l'une pour le bureau de bienfaisance, l'autre pour l'église. Elles frappaient de petits coups sur leur plateau avec une piécette, pour inviter à l'offrande, et n'ayant qu'un sou à donner chaque fois, j'hésitais entre Mme Lechat et Mme Pageot, comme si j'allais faire injure à l'une en donnant à l'autre. J'ignorais alors que Panurge, en pareil cas, usait d'une manière plus subtile de faire ses stations, et qu'en déposant un sou de cuivre au plateau, il savait l'art d'en retirer une pièce blanche.





Au vrai, les tombeaux des quatre paroisses me laissaient indifférent. Je n'en attendais aucune surprise. Mais quelle joie de pénétrer dans les chapelles dont l'entrée m'était interdite toute l'année, le Carmel, les Petites-Sœurs des Pauvres, les Sœurs de l'Espérance, et surtout la Prison ! J'avais froid jusqu'à la moelle des os en passant le guichet et je m'imaginais, derrière ces rangées de fenêtres masquées par un abat-jour, des figures effrayantes de criminels. Je cherchais l'aumônier qui assistait les condamnés marchant au supplice, et le lendemain, je n'avais pas de cesse que la vieille Mélie ne m'ait fait passer, rue Perrière, devant la maison du bourreau.

Car il y avait encore de vieilles gens qui avaient connu le dernier exécuteur des hautes œuvres, Asselin, beaucoup plus occupé, paraît-il, à restaurer le corps humain, comme rebouteur, qu'à marquer ou à fustiger des criminels. Mais, jusqu'à la révolution de 1848, la ville avait son bourreau.

Cette admiration pour les pompes catholiques avait aussi son écho dans mes jeux. Mes camarades et moi passions nos congés à ériger de petites chapelles, qui devenaient parfois des monuments

d'une richesse et d'une complication étonnantes. Nous le croyions, du moins. J'ai gardé le souvenir d'un reposoir particulièrement féerique, dont l'architecte était Jean Tolbecque, mon aîné de quelques années, fils du violoncelliste Auguste Tolbecque, et qui devait mourir à Lariboisière, après avoir passé comme tant d'autres par le *Chat-Noir*, sans avoir pu donner la mesure de ses dons remarquables de compositeur. Des petites chapelles niortaises au Sacré-Cœur de Montmartre, le chemin est long. Pas beaucoup plus toutefois que des étalages de M. Didier aux expositions du Musée Galliera.

Quand je n'imaginais rien par moi-même — n'avais-je pas construit, à l'imitation d'une baraque foraine, une houillère mécanique qui tenait dans une caisse à charbon ? — je me contentais de regarder les artisans au travail. « Voir faire » était pour moi quelque chose d'aussi attrayant que de faire moi-même. Tous les corps de métier qui défilaient à la maison, menuisiers, fumistes, peintres, tapissiers n'avaient pas de spectateur plus attentif. Mais comme ce qui se passait au dehors m'intéressait davantage !

Comme dans beaucoup de villes de l'Ouest privées de grande industrie, tout se faisait alors à la main. Dans de petites rues détournées, on apercevait, en sous-sol, un cheval qui actionnait la meule d'un moulin à huile, tandis que des femmes cassaient les noix avec un petit maillet de bois. Ailleurs, c'était un chaisier qui tournait, en hêtre ou en noyer, ces chaises rustiques que l'on voit dans les tableaux de Chardin. Il y avait plusieurs potiers d'étain, des sabotiers. Dans les faubourgs, les charrons assemblaient en plein air les pièces des énormes charrettes et vernissaient la carrosserie des cabriolets campagnards. Pour cercler les roues, ils chauffaient le fer en l'entourant de ripes et de copeaux qu'ils faisaient flamber. On voyait les bourreliers confectionner les lourds colliers de cuir en enfonçant la paille à coups de maillet et les maréchaux ferrants apprêter le pied en faisant sauter la corne à grand renfort de gouge. Quand ils appliquaient le fer brûlant, la corne dégageait une odeur que je trouvais délicieuse.

Mais, de tous les métiers, celui qui me semblait le plus prestigieux, c'était celui d'imprimeur, et je n'ai pas encore, grâce au ciel, perdu ce goût

pour l'art divin de Gutenberg. Je demandais, comme une récompense, à M. Didier de m'emmener avec lui quand il allait réassortir à l'imprimerie Favre ses *Almanachs de Maître Jacques* ou faire inscrire des abonnements à la *Revue de l'Ouest*. Les ateliers occupaient le premier étage d'une vaste maison à l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue des Acacias. Robin, l'oncle de Favre, s'y était installé en 1836, après avoir vendu à mon grand-père Clouzot l'immeuble de la rue des Halles où il avait sa librairie et son imprimerie-lithographie. Pour bien marquer la destination de la maison, il l'avait décorée, dans une niche, d'une statue de Gutenberg. Un beau matin, on y avait trouvé affiché ce pasquil :

> Oh ! Gutenberg, toi dont le grand génie
> Nous conserva Molière et Palissot,
> Qu'as-tu donc fait pour cette ignominie
> D'être niché à la porte d'un...

Robin, qui a publié les premiers albums lithographiques des monuments des Deux-Sèvres, était loin d'être un « sot », et son neveu encore bien moins. Je vois encore Léopold Favre, dans le

cabinet, étroit comme un placard, qu'il occupait depuis trente-cinq ans, sans feu, enveloppé hiver comme été dans une douillette et corrigeant des épreuves. Ce modeste imprimeur de province réimprimait le *Rabelais* de Le Duchat et la *Vénerie* de Du Fouilloux, compilait une *Histoire de Niort* et composait un *Glossaire du patois poitevin*. Entre temps, « pour occuper ses compositeurs », il rééditait les dix volumes in-4° du *Glossarium* de Du Cange et les dix volumes du *Dictionnaire* de Lacurne de Sainte-Palaye. Tout simplement !

Il imprimait aussi un journal tri-hebdomadaire, la *Revue de l'Ouest*, dont il assumait, je crois, à lui seul, la rédaction, avec un sens de l'opportunité qui lui assurait un cadre d'annonces bien rempli. Pour l'instant, il soutenait l'Ordre moral.

Ce n'est pourtant pas dans les colonnes de la *Revue de l'Ouest* que j'ai eu pour la première fois la joie de voir ma prose imprimée. C'est le journal républicain concurrent, le *Mémorial des Deux-Sèvres*, qui publia mon premier papier le 20 janvier 1886, juvénile et vaine protestation contre le changement « radical » des vieux noms de rues, si comiquement placés sous l'invocation des nou-

veaux saints laïques : Victor Hugo, Thiers, Voltaire, Quatorze-Juillet, Quatre-Septembre, Charles de Breloux et Chabaudy. Débuts téméraires et sans éclat, car ma plume hâtive confondit l'archéologue Caylus avec sa mère, Mme de Caylus, notre compatriote de Mursay. Le *Républicain de l'Ouest* me le fit savoir. Mais ceci est d'une autre époque.





V

BELLONE

Les enfants de la première guerre aimèrent-ils plus que ceux d'à présent à jouer aux soldats ? Je puis en tout cas apporter mon témoignage, car de tous mes jouets, plus que les constructions, les jeux de patience (où ne se retrouvait jamais le mousquet de Robinson), plus que le zootrope, cet ancêtre du cinéma, où, à travers les fentes du cylindre tournant, le clown lançait et rattrapait sa balle, le chien sautait pardessus un cerceau, plus même que la féerique

cathédrale de Strasbourg, en plâtre, dont quelques bouts de bougie allumés faisaient étinceler les vitraux de couleur, j'ai passé de longues soirées d'hiver à dresser des rangées de soldats de plomb. Je me vois encore, autour de la table du salon, — éclairée par une de ces lampes à modérateur qu'on oubliait toujours de remonter et qui fumaient incorrigiblement « parce que la mèche était mal coupée », — tirant d'une boîte en bois verni le Camp de Châlons au grand complet.

Sans doute les moules remontaient-ils avant Sedan. Les zouaves, les chasseurs, les houzards avaient les uniformes impériaux. Il y avait des tentes en coutil que l'on dressait sur leurs piquets. Des groupes de soldats coupaient du bois, allumaient des feux sous les marmites. Les voitures régimentaires étaient tout attelées. L'appareil militaire gardait ainsi quelque chose de pastoral et d'innocent, qui nous enchantait, mon frère et moi.

Mais combien préférions-nous, à ces figurines peinturlurées et même aux bataillons de toutes armes que nous découpions dans les images de Pellerin, d'Epinal, les soldats « pour de vrai »,

les cuirassiers « à l'air martial et sans égal » que nous voyions défiler sous nos yeux, les jours de revue, place de la Brèche !

Le 7e régiment de cuirassiers avait pris garnison après la guerre. Dans le corps d'officiers, il comptait plus d'un rescapé de Reichshoffen, satisfaits de la vie paisible et à bon marché que leur offrait alors la ville. Quant aux jeunes sous-lieutenants, frais émoulus de Saint-Cyr, leurs succès féminins ne se comptaient pas, notamment dans les aristocratiques demeures du quartier Saint-André, qui portent encore le deuil de ces élégants cavaliers, valseurs infatigables, que leurs successeurs, les bleus hussards, n'ont pu faire oublier. Les commerçants : bottiers, chemisiers, fleuristes, coiffeurs, parfumeurs, n'avaient pas de meilleurs clients, et, il faut bien le dire, la bourgeoisie même, qu'ils ne fréquentaient guère, leur faisait bonne figure. Quand le souvenir de l'ancienne armée sera totalement perdu, on aura peine à s'imaginer quelle animation les brillants uniformes noir et rouge mettaient sur le trottoir de la rue des Halles, le dimanche matin, à la sortie de la messe de neuf heures. Chaque groupe féminin avait son escorte.

Les intrigues s'ébauchaient — ou tout au moins en avaient l'air — et les brocards des petits bourgeois, des fonctionnaires, des professeurs, instauraient, autour des dames les plus entourées, des légendes grivoises, où les noms seuls étaient changés depuis le Moyen âge. Ainsi se constituait un folk-lore galant aux racines si vivaces qu'il résistait aux changements de garnison, et que les histoires scandaleuses du 7e cuirassiers servaient, presque sans changements, au 9e, puis au 11e. Je ne jurerais pas que le 7e hussards n'en ait pas recueilli les derniers échos.

Le Cercle militaire était alors au coin du Passage, au-dessus du café des Colonnes. Les officiers célibataires avaient leur mess au *Raisin de Bourgogne*. C'est dire que, de onze heures à deux heures de l'après-midi, de cinq heures à huit heures du soir, ce coin de la ville leur appartenait. Dans la soirée, bon nombre d'entre eux descendaient dans la salle du café vider des moss avec les habitués. Il y avait là des Alsaciens de stature colossale, de vrais sabreurs, dont les capacités d'absorption semblaient illimitées, et pourtant de francs buveurs s'alignaient autour des tables de Schelag !

Dans ce café, où l'on ne présentait l'addition qu'à la fin de l'année aux clients sérieux, les tables à droite de l'entrée étaient réservées à des habitués de marque qui s'y attardaient jusqu'à l'heure de la fermeture et dépassaient même les limites fixées par les arrêtés municipaux, ce qui valait à Schelag maintes contraventions. La plupart faisaient partie du Cercle Littéraire, du Cercle du Commerce ou du Cercle Saint-Gelais, mais ils préféraient la liberté des conversations à l'ennui mortel des salons de lecture. On était volontiers frondeur, dans ce coin où s'asseyait invariablement M. de Saint-Albans, sanglé dans sa redingote, grand, sec, le regard aigu, mâchonnant un éternel cigare et lançant des mots à l'emporte-pièce qui n'épargnaient personne. Intelligence remarquable, d'ailleurs, bon musicien, homme du meilleur ton, sympathique, c'était un des derniers représentants de cette bourgeoisie voltairienne, qui, après avoir fait la révolution de 1830, s'était plus ou moins sincèrement ralliée à l'Empire et boudait maintenant le gouvernement républicain, de trop fraîche date. Ses contemporains avaient disparu. Il restait, dans sa haute taille, comme un chêne que la hache

aurait épargné, pour rappeler à quelques vieux Niortais cette jeunesse libérale et friande de la lame qui fredonnait les refrains de Béranger et provoquait en duel les officiers royaux.

Bien loin de ce personnage de Barbey d'Aurevilly, — et à l'autre extrémité de la gamme, — un bouffon, bon vivant, Garnaud, dit le Zig. Ce gros homme finaud, Falstaff volontaire, faisait rire et plaçait des vins. Mais, comme ses bordeaux et ses bourgognes étaient aussi bons (et meilleurs) que ses mots, ce singulier voyageur, au lieu de faire le tour de France, se contentait pendant trois mois de faire le tour du café des Colonnes, et son carnet de placier se remplissait à vue d'œil, sans que ses commissions l'enrichissent, car il laissait à l'estaminet ce que l'estaminet lui rapportait.

Un soir, Raoul Gaignard, un peintre amateur, qui avait pris des leçons de Princeteau, ce Libournais dont les amateurs commencent à rechercher les sujets de chevaux et de voitures à l'égal des toiles d'Alfred de Dreux, avait apporté sa boîte de couleurs et ses pinceaux. Il fit une pochade de cette table des lions niortais. Elle mériterait une place au Musée départemental.





Le tableau de travail qui réglait la vie des cuirassiers mesurait pour les Niortais les heures de la journée. Les allées et venues du vaguemestre entre le quartier de cavalerie et la poste de la rue de la Comédie, la promenade des chevaux sur les routes nationales, la marche des escadrons vers le terrain de manœuvres, route d'Echiré, la sortie des permissionnaires après la soupe, bancal sous le bras, la sonnerie de la retraite à travers les rues, tout cela donnait au flegme des habitants l'impression du mouvement sans les obliger à se déplacer eux-mêmes.

Cependant tant de chevaux ne frappaient pas de leurs fers les pavés de la ville sans qu'il en restât des traces. Périodiquement, l'inspecteur des Domaines vendait sur la Brèche les montures réformées, et ces grands chevaux, souvent encore d'excellent service, étaient achetés par les loueurs. Les écuries de Jean Joussaume, rue des Cordeliers, ne recrutaient pas autrement les attelages de leurs omnibus et de leurs calèches. A cette époque, le département n'était desservi que par le chemin de fer de Poitiers à la Rochelle et celui de Niort à Angers. Pour se rendre à Fontenay-le-Comte, à la

Roche-sur-Yon, à Parthenay, à Thouars, quand on voulait éviter le supplice de la diligence, on s'adressait à Joussaume, ou à son beau-frère Mathieu. Ces conducteurs émérites, avec leurs attelages à deux chevaux, couvraient des distances incroyables et dans des laps de temps vraiment remarquables.

On ne circulait plus à cheval, comme au début du XIX[e] siècle. Mais tout le monde aimait à chevaucher, comme aujourd'hui à rouler en automobile. Les rigueurs du ministère de la Guerre ne s'opposaient pas à la participation des régiments à la vie civile. Il y avait au quartier un cours d'équitation à l'usage des lycéens et de quelques jeunes gens de la ville ; les officiers disposaient facilement de quelque cheval de troupe pour monter leurs amis, dans une chasse ou un rallye.

A la saison des chasses à courre, dans la forêt de Chizé ou celle de Mervent, il n'était pas rare de voir revenir par le bas de la Brèche, parmi les habits rouges des chasseurs et les uniformes des officiers, avec la meute et les piqueurs sonnant de la trompe, des amazones à la taille de guêpe, un long voile

tombant de leur chapeau haut de forme, comme dans les romans d'Octave Feuillet.

Car la note Second Empire persistait dans la société par mille détails de costume et de mœurs sous le Septennat du Maréchal. Beaucoup d'hommes portaient encore l'impériale et les moustaches cirées en pointe, comme l'Empereur. Les femmes avaient des bandeaux et des résilles, des corsages échancrés en cœur, des jupes élargies par des jupons empesés remplaçant la crinoline, des épaules tombantes, comme l'Impératrice. Les officiers de carrière en retraite portaient le chapeau à haute forme incliné sur l'oreille et arboraient à la boutonnière de leur redingote d'énormes rosettes rouges. Les magistrats conservaient les favoris et s'engonçaient dans des cols droits empesés qu'entourait une cravate à plusieurs tours. Les modes avaient survécu à la monarchie déchue, comme les prénoms de Napoléon et d'Eugénie, qui se rencontraient encore dans mainte famille bourgeoise.

Dans la classe ouvrière, également, les anciens soldats, médaillés des guerres de Crimée, d'Italie ou du Mexique, n'étaient pas rares. Ces vétérans

faisaient généralement partie de la compagnie des Sapeurs-Pompiers, que commandait l'agent voyer en chef du département, M. Schmitt, avec pour lieutenant M. Boulard fils, notre entrepreneur de peinture. En grande tenue, les sapeurs arboraient un casque démesuré, surmonté d'un plumet rouge, et une veste taillée en queue de morue, garnie de boutons de cuivre étincelants. Quand la Compagnie défilait pour aller à l'exercice ou quand elle faisait la haie aux grandes processions de la Fête-Dieu, on ne songeait pas à comparer ces braves aux pompiers légendaires de Nanterre :

> Zim laï là ! Zim laï là !
> Les beaux militaires !

Le magasin des pompes était dans les dépendances du Donjon. En cas d'incendie, le premier alerté était Courallet, trompette de ville, logé à l'ancienne police. Ce personnage jouissait d'un prestige justifié par la décision de ses appels de trompette à chaque carrefour et du ton péremptoire avec lequel il lançait ses proclamations. Dès les premiers mots, les habitants de la rue savaient à quoi s'en tenir : « Il a été perdu.... », « Avis.... ».

Invariablement, l'annonce du chien ou du bijou égarés se terminait, comme l'*amen* des chants liturgiques, par un retentissant : « Il y aura rrrécompense », tandis que l'avis pour l'enlèvement des « bourriers », ou l'arrêt des concessions d'eau, était ponctué par un solennel : « Le Maire : Maichin. »

Les agents de la police municipale, qu'on appelait encore sergents de ville, n'avaient pas la même popularité, quoique leur rôle, à Niort, se bornât à faire balayer les trottoirs et à conduire les ivrognes au violon, ce qui n'était pas une sinécure.

Les vieux Niortais se souviennent d'un cordonnier qui fêtait à l'excès la dive bouteille et parcourait alors les rues en débitant, avec des larmes dans la voix, des bribes de sermons qu'il était allé entendre à Saint-André. Il excellait à prendre le ton pathétique des prédicateurs et les « Mes très chers frères, aimez-vous les uns les autres » ; les promesses du paradis, les menaces de l'enfer, s'embrouillaient sous sa langue empâtée, à la grande joie de la marmaille qui suivait pas à pas « le Père Lagabare ». Ainsi avait-on surnommé le

cordonnier bachique, du nom d'un prêcheur de mission dont il avait réussi particulièrement l'imitation.

Si Lagabare avait d'innombrables admirateurs dans la population des bas quartiers, il comptait un ennemi impitoyable : l'agent de police Lacroix, qui interrompait sans pitié son débordement d'éloquence en le conduisant au poste. Lagabare, alors, se laissait traîner, en criant à pleine voix : « Mes très chers frères, le bon Jésus portait la croix et moi, c'est Lacroix qui m'emporte !... »





VI

LES JARDINS D'ACADEMUS

CHAQUE samedi, la charrette à bras de Persuy, le garçon de courses, rapportait de la gare le « ballot » des livres nouveaux et des réassortiments, expédié de Paris par les messageries Hachette. Mais seuls quelques clients impatients venaient ce jour-là savoir si leur commande figurait à l'envoi. Le rassemblement général avait lieu le dimanche matin, entre dix et onze heures, à la sortie des messes. Singulière assistance qui ne comptait pas seulement des bibliophiles, ni même des acheteurs !

On y venait pour causer, pour apprendre ou colporter des nouvelles, pour prendre rendez-vous, pour se rencontrer en terrain neutre. Le voisinage de tant d'ouvrages de l'esprit, anciens ou modernes, alignés sur les tablettes ou étalés sur les comptoirs, semblait prêter au plus obtus des idées et un langage qui ne sentaient pas trop la province.

D'ailleurs mon père était là, et on eût dit qu'il n'avait été créé que pour entretenir la conversation. Il prenait connaissance de tous les livres nouveaux et savait en discourir. Répertoire bibliographique vivant, il pouvait répondre à toutes les questions, satisfaire à toutes les demandes de renseignements. Il n'était jamais plus à l'aise que lorsque le magasin était archi-plein et que les commis ne savaient à quel saint se vouer. C'était son heure. Mais on ne parlait pas seulement de livres dans son officine. On eût dit une petite Bourse des nouvelles. Tous les faits divers, tous les potins de la ville y avaient leur écho, et j'ai l'impression que l'on y sentait souffler un vent de fronde qui eût pu sembler déplaisant s'il n'eût été tempéré par l'aménité du maître de céans. Car mon père, avec ses clients, était d'une bonne humeur, je dirais

même d'une jovialité inaltérables. Mais on « blaguait » un peu trop à la librairie, et il valait mieux emmener avec soi certains beaux parleurs que de les laisser en arrière décocher quelque remarque sans obligeance. Tout cela, au fond, était plein de vie, et quand je vois la façon dont se débitent aujourd'hui à Paris les livres, comme des articles de voyage ou de parfumerie, je regrette cet accompagnement verbal, même frisant le boniment, qui présidait chez nous à la vente des beaux écrits.

Mon père offrait des chaises à ses clients ou plutôt ses clients s'octroyaient eux-mêmes les sièges disponibles. Sous le Septennat, le chef-lieu du département des Deux-Sèvres n'eût mérité à aucun titre le nom d'Athènes du Bas-Poitou, mais on rencontrait dans toutes les classes de la société des gens cultivés, magistrats, ingénieurs sortis des grandes écoles, bourgeois instruits, collectionneurs et simples amateurs. Sans doute on dépensait moins d'esprit qu'à Paris. Mais les caractères avaient plus de relief. On savait rester à la chambre. Chaque bonne maison avait une pièce qu'on appelait, peut-être prétentieusement, la bibliothèque, mais qui

était garnie de livres du haut en bas, et souvent depuis plusieurs générations. Il en résultait que cette petite ville de 21.300 âmes avait, comme une autre, ses beaux esprits, suffisamment au courant de la littérature, du théâtre, de la musique, de la peinture pour pouvoir en discourir par eux-mêmes sans puiser leur jugement dans les journaux. Abel Bardonnet était de ceux-là, et même quelque chose de plus, car il publiait (non sans mérite) des documents d'histoire niortaise copiés à ses frais aux Archives Nationales ou au British Museum. Alfred Monnet, ancien maire de Niort et membre de l'Assemblée Nationale, Ritter, ingénieur en chef du département, Laugaudin, ancien lieutenant de vaisseau, Ducrocq, sous-intendant militaire, étaient aussi dans les habitués, avec certains membres du tribunal, le président Henri Giraud, les juges Arnauldet, Babert de Juillé, l'avocat Edmond Roy. Dès cette époque, Paul et Alfred Frappier commençaient leurs bibliothèques, l'un sur le Poitou et les provinces voisines, l'autre sur la musique ancienne, ainsi que le comte de la Rochebrochard, dont Louise Collet, muse vindicative, froissée dans une rencontre malencontreuse

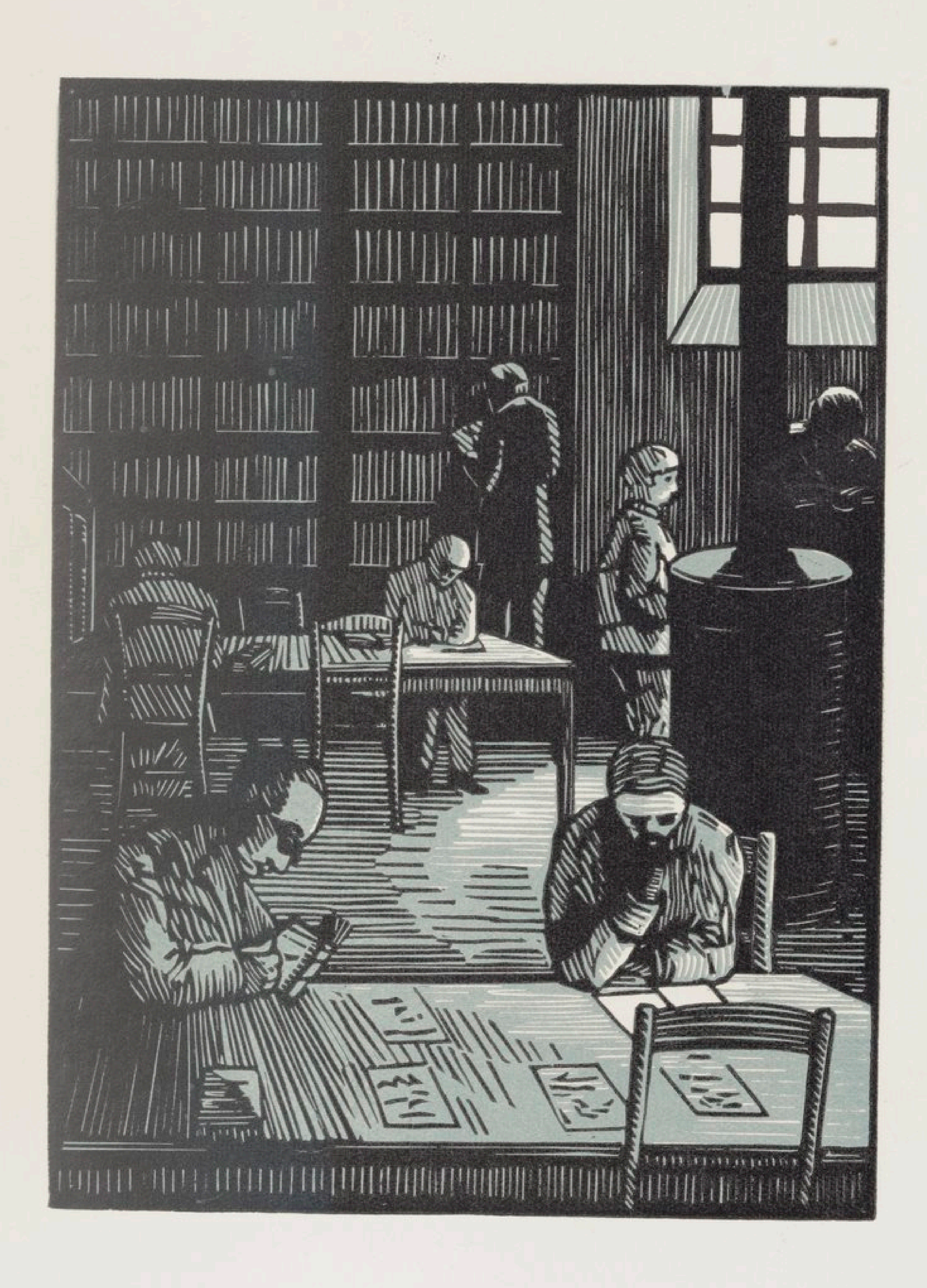
de ville d'eaux, venait de faire une satire assez mordante dans ses *Derniers Marquis*. L'archiviste départemental Dacier, le bibliothécaire-poète Jules-Henry Doinel, faisaient aussi de courtes apparitions. Mais les membres de l'enseignement choisissaient d'autres jours pour leurs achats, ne se sentant pas à leur aise dans ce milieu un peu frivole de bourgeoisie et de noblesse.

De tout temps, notre librairie avait approvisionné le Lycée, aussi bien que les établissements libres, de livres classiques et de fournitures scolaires. Le frère Dosithée, supérieur des Frères des Écoles chrétiennes, l'abbé Clémenceau, supérieur des Pères Oblats de Saint-Hilaire, se rencontraient courtoisement avec le censeur Belloeil et le proviseur Gillet, du Lycée Fontanes. Mon grand-père, Henry Clouzot, avait été universitaire. Modeste répétiteur à l'institution Bazeau, à Auxerre, il avait attiré, dans une tournée d'inspection, l'attention de l'helléniste Burnouf, qui l'avait fait nommer régent de sixième à Fontenay-le-Comte, d'où il avait été envoyé dix-huit mois plus tard au Collège de Niort comme professeur de cinquième.

Lorsque je débutai au Lycée Fontanes, dans la

classe primaire préparatoire de M. Thebault, le vieux Collège, dont il ne reste plus que les salles occupées par les Musées départementaux, était encore debout. Les anciens bâtiments des Oratoriens servaient à toutes sortes d'usages. Ils abritaient des sociétés d'horticulture, d'agriculture, de mutualité. La Société Philharmonique y donnait ses concerts. La Société de Statistique, Lettres, Sciences et Arts, y avait ses archives et sa salle de séances. La chapelle, avec sa tour carrée, couronnée de balustres, abritait la Bibliothèque publique. Une aile était occupée par l'école protestante de M. Cousteils, une autre par l'école communale de M. Villain, sans parler de toute une rangée de masures et d'échoppes dont l'afficheur public, Devineau, habitait une des moins enviables.

Mais, plus que par des pierres effritées, le souvenir de l'ancien Collège subsistait par les générations qui y avaient reçu l'instruction et par quelques vieux professeurs qui, passés au nouveau Lycée, continuaient à y enseigner. En sorte que maint élève était ainsi initié aux bonnes lettres par le même maître que son père. J'ai fait ma sixième





avec M. Chotard, et ma cinquième avec M. Rousset, sous la discipline des mêmes méthodes d'enseignement que mon père, sans d'ailleurs avoir à le regretter. Seules m'ont manqué — et j'ai peine à m'en consoler — les leçons d'écriture de son vieux professeur Rosnay, qui eût été capable, comme les calligraphes d'autrefois, de tracer le portrait de Napoléon en pleins et en déliés miraculeusement paraphés.

Si j'avais été maître de fermer la porte de la librairie à qui m'eût convenu, j'en aurais à coup sûr exclu ces puissances terribles, distributrices de bonnes et de mauvaises notes, qui renseignaient de première main mon père sur mes fautes ou mes progrès. Je n'ai cependant gardé, comme Gaston Chérau, qu'un souvenir attendri de ce censeur Bellœil, terreur des cancres, qu'il cueillait dans les couloirs, lorsque leur inconduite les avait fait expulser, et qu'il conduisait inflexiblement au séquestre. A mes yeux d'enfant, il avait cette qualité sans prix de pratiquer une justice inviolable. Le professeur Rousset, aussi, était juste, mais il terrorisait quelque peu ses élèves. Les professeurs, à cette époque, endossaient la robe

pour faire la classe, ce qui ajoutait singulièrement à leur prestige. Le père Rousset, qui tapotait sans cesse les mèches de cheveux blancs ramenés sur ses tempes, avait le visage imberbe et débonnaire. Il n'élevait jamais la voix. Mais, à la moindre faute contre la discipline, il mettait un élève « au piquet » sans lui faire quitter sa place, et « le petit lapin blanc » — c'était son terme favori — savait quel supplice pouvait être un banc de bois qui lui coupait les jarrets, conjugué avec le bord d'une table qui lui meurtrissait les cuisses. Il me témoignait son intérêt en me montrant plus de sévérité qu'à mes condisciples, et en m'appelant toujours Léon, du prénom de mon père.

Quant au professeur Chotard, qui est mort comblé d'ans, je ne devais l'apprécier à sa valeur que bien plus tard, lorsqu'il devint bibliothécaire de la ville. Quelle chronique inestimable de la société du siècle dernier aurais-je pu recueillir de sa bouche ! Que de souvenirs il a emportés avec lui dans la tombe !

Aux clients résidants de la librairie se joignaient souvent des visiteurs du dehors, qui frappaient d'autant plus mon imagination d'enfant qu'ils

représentaient pour moi la nouveauté et l'imprévu. En écrivant leurs noms, il me semble que je libère des souvenirs et des visages en puissance dans ma mémoire depuis plus d'un demi-siècle. Ils s'envolent comme les génies des *Mille et une Nuits* des bouteilles retirées par les pêcheurs au fond de la mer.

Pourquoi éprouvons-nous, lorsque notre âge incline vers le soir, l'impérieux désir de nous mirer dans nos premières années ? Ce besoin, qui nous pousse à mémorialiser, ne serait-il pas une des formes nécessaires de l'esprit humain ? Ne pouvant se prolonger dans l'avenir, il rappelle à lui le passé. Il s'agrandit en s'annexant ces années d'apprentissage qui ne comptaient plus, puisqu'elles étaient oubliées, ces années qu'on pourrait dire perdues, si elles ne renfermaient pas en germe les autres. La vie est si précieuse et si courte, qu'on s'efforce d'en ramasser toute la substance, sans rien oublier. Souvent même, l'inventaire commencé, on s'aperçoit qu'on est beaucoup plus riche en souvenirs qu'on ne pensait.

Benjamin Fillon était le grand homme du Poitou savant. Travailleur acharné, esprit puissant et

généralisateur, doué d'une imagination qui l'entraînait loin des sentiers battus, d'un goût artistique qui le mettait hors pair dans une province où les intérêts matériels et les soucis de la politique ont toujours eu le pas sur le culte des beaux-arts, il se tenait en contact constant avec Paris, où son ami Anatole de Montaiglon répandait ses découvertes dans les milieux studieux. Et quelles découvertes ! De cette terre de Vendée, qui, avant lui, n'avait d'autre histoire que celle des guerres civiles, il exhumait des trésors archéologiques de toutes les époques, préhistorique, gauloise, gallo-romaine, mérovingienne, carolingienne, et le reste. Il produisait, à l'appui, des documents que nul avant lui n'avait soupçonnés et que nul, dans la suite, ne devait jamais retrouver, comme la signature de Rabelais, au temps de son moniage chez les Cordeliers de Fontenay-le-Comte, ou les contrats des seigneurs d'Oiron avec leurs potiers de terre, pour la fabrique des mystérieuses faïences qu'on sait maintenant, sans contestation possible, être sorties des fours de Saint-Porchaire ! Il arrivait à Niort en calèche ou par la diligence de Fontenay, avec son séïde Dugast-Matifeux, et rien n'était plus

curieux que ce couple d'érudits dont le premier, comme sur le cuivre de Méryon, avait un masque léonin et le second faisait songer à un renard. Je vois encore au doigt de Benjamin Fillon une énorme améthyste, anneau pastoral, disait-il, d'un évêque de Maillezais du XIVe siècle, et qu'avait fourni peut-être, comme tant d'objets qu'il exhumait du sol vendéen, le magasin d'antiquités de Charvet, l'antiquaire du Pecq.

Son *Art de terre chez les Poitevins*, imprimé en 1864, et qui est, je crois, le premier ouvrage où la firme « Mme Clouzot et Fils » est devenue « Léon Clouzot », n'en fait pas moins honneur à ce grand érudit et à son éditeur, surtout si on le compare à ce que la province publiait alors.

Le mérite de *Poitou et Vendée* l'emporte encore. Mais là, Fillon s'était adjoint un collaborateur de premier ordre, l'aquafortiste Octave de Rochebrune, dont le burin, singulièrement habile, a fait revivre pendant un demi-siècle tous les trésors monumentaux des provinces de l'Ouest. Lui aussi habitait Fontenay. Il arrivait à la librairie chargé de volumineux rouleaux de gravures que M. Didier distribuait ensuite aux souscripteurs

et qui allaient orner tous les châteaux des environs. Car, si de Rochebrune, pour *Poitou et Vendée*, se résignait à graver des planches dans le format modeste d'un in-4°, son talent n'était à l'aise que lorsqu'il pouvait se déployer sur des cuivres comme les aimait Piranèse, des planches à se coucher dessus ! Quel homme exquis et quelle nature d'artiste que ce graveur gentilhomme, que je devais plus tard si souvent visiter dans sa demeure seigneuriale de Terre-Neuve et qui connaissait les merveilles des excellents bâtiments de la Renaissance aussi bien qu'Androuet du Cerceau !

Voici encore d'autres pèlerins qui venaient, à intervalles plus ou moins éloignés, faire leurs dévotions à notre Mecque de vieux bouquins. Bélisaire Ledain, conseiller de préfecture à Poitiers et historien de Bressuire, qui n'avait de ridicule que le prénom ; Alfred Richard, qui écrivait les annales de Saint-Maixent, en attendant la conservation des Archives départementales de la Vienne ; Louis Audiat, de Saintes ; Meschinet de Richemond, de la Rochelle, assidus collaborateurs de la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou,* dont mon père resta à la fois directeur et éditeur jusqu'à la

guerre ; Antonin Proust, « le bel Antonin », qui quittait chaque été Paris, l'atelier de Manet et les coulisses de l'Opéra, pour préparer sa carrière politique à Niort, et préludait par son pamphlet, *les Beaux-Arts en Province,* à ses destinées de ministre éphémère des Beaux-Arts dans le ministère Gambetta. De Champdeniers venaient, toutes les semaines, le docteur Léo Desaivre, esprit original, chercheur, folkloriste de la première heure, qui n'avait encore publié, de ses innombrables essais, que *Gargantua en Poitou avant Rabelais,* et Louis Tribert, fils de conventionnel, qui, dans sa Thélème de Puyraveau, accueillait en ce temps-là la vieillesse inquiète de Daniel Stern, à qui il devait donner plus tard pour tombe l'émouvante *Pensée* de Chapus. De Rohan-Rohan, enfin, débarquait Paul Van der Cruyssen, vieil ami de mon père et qui fut le mien par la suite, conteur intarissable, et le plus grand dévoreur de livres que j'ai connu. Avec sa barbe de fleuve et son front chauve, c'était le type des libéraux qui firent opposition à l'Empire. Il lisait Proudhon, Fourier, Renan, croyait plus qu'à l'Evangile à l'origine des espèces de Darwin. Je lui dus, par la suite, le culte

des vieux auteurs du XVIe siècle et des études d'histoire locale, vaines passions auxquelles j'ai renoncé de bonne heure, peut-être parce que je sentais que je ne pourrais jamais les satisfaire.

Tant d'érudits — dont je ne cite que quelques-uns — formaient avec des figurants, simples cotisants, la Société de Statistique, Lettres, Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres. Titre bizarre et nullement justifié, la statistique étant la science dont elle s'occupait le moins. Il est juste de dire que les lettres n'y avaient qu'une place infime et que les arts n'y en avaient aucune. La peinture était alors représentée par deux amateurs, Louis Germain, conservateur d'un Musée constitué par les dépouilles des biens d'émigrés et des monastères, jointes à de rares envois de l'Etat et à des moulages d'antiques, et Lecocq d'Arpentigny, décorateur, non sans mérite, transfuge de Paris, qui s'était fait un charmant asile à Saint-Liguaire, dans les débris de l'abbaye bénédictine célébrée par Rabelais. A côté de ces artistes amateurs, qui ne vivaient pas — et pour cause — de leur art, on ne parlait à Niort que de « professeurs » de dessin, comme Mme Dangiers, qui peignait aussi le portrait,

ou comme Tribert, mon professeur au Lycée Fontanes, à qui je n'ai jamais vu tenir ni un crayon ni un pinceau. Rue du Faisan venait bien de s'installer un jeune peintre, Alphonse Velluet, retour de l'Ecole des Beaux-Arts, à Paris. Mais c'était le fils d'un tailleur de pierres des Maisons-Rouges, un petit employé des Ponts et Chaussées, que le maître Charles Roux, sénateur des Deux-Sèvres, avait distingué et fait envoyer à Paris aux frais de la ville et du département. Ce n'est pas à lui qu'on aurait confié la décoration des chapelles de Saint-André, de l'hôpital-hospice ou des Pères Oblats !

Reste un canton de l'art où les Niortais ne s'y prenaient, paraît-il, pas trop mal : c'est la musique. Le fait n'est pas rare en province. Dans le désœuvrement des longues soirées d'hiver, un quatuor ou un trio en chambre est un réel bienfait. Jusqu'à leur mariage, exclusivement, les jeunes filles jouent du piano. Elles reposent après cela leurs doigts agiles, comme ces oiselles qui perdent leur brillant plumage après la ponte. Il y avait alors à Niort un public pour toutes les musiques, depuis les concerts militaires sur la place de la Brèche jusqu'aux auditions données par l'orchestre d'amateurs de la

Société Philharmonique. Mais ces régions élevées de l'art étaient interdites à mes oreilles enfantines. Je n'étais pas encore né au monde des sons. De la musique, je ne connaissais que les musiciens : le vénérable Norès, beau-père de Tolbecque (qui n'avait alors avec les amateurs niortais que des rapports aigres-doux relatés dans ses *Souvenirs d'un Musicien*) ; le pianiste Ducret, grand cœur et patriote, musicien accompli, formé à l'école de Niedermeyer ; l'alto Ravel et son gendre, le violoniste Rittberger, virtuose remarquable ; et surtout le directeur artistique de la Philharmonique, Eugène Delavault, marié à une femme d'infiniment d'esprit, qui portait le prénom romantique d'Herminie et tirait de sa lyre des poèmes qui valaient bien ceux d'Elise Moreau ou de Nairière-Fontaine, ces muses de l'Ouest oubliées. Ce maestro — que la malice locale désignait parfois sous le nom de « bémol » — était, au fond, jalousé et admiré, surtout quand il dirigeait l'orchestre de la Philharmonique ou qu'il faisait exécuter une messe solennelle à Notre-Dame. L'homme était aimable et considérable, chevalier de la Légion d'honneur, membre du Conseil général. Ces titres

valaient bien, aux yeux de ses compatriotes, les lauriers du Conservatoire. On le fit bien voir à Tolbecque quand il tenta un court essai d'impérialisme musical.

A vrai dire, dans l'orchestre de la Société Philharmonique, je n'ai retenu que le souvenir de quelques instruments pittoresques : la partie de basson, tenue par le docteur Bodeau, le hautbois par Chotard et la contre basse par Hérault. Mais je n'oublierai jamais de quels applaudissements pleins d'à-propos notre jeune bande saluait la venue sur l'estrade, pour disposer les pupitres, du père Chebrou. Cet excellent homme recélait, il est vrai, un élément de comique inépuisable : il était à la fois régisseur de l'orchestre et ordonnateur des Pompes funèbres.





VII

PLAISIRS D'AMOUR

Ce jour ressemblait aux autres. Du haut du coteau de Chaillé, les clochers et le donjon se détachaient sur le même ciel doux, à travers le rideau des peupliers de la Sèvre, agités comme une âme. Rien n'annonçait qu'il dût se marquer pour moi d'un événement sans pareil, ni l'arbre de Judée en fleurs, ni les senteurs grisantes de la haie de syringas, ni les géraniums qui ponctuaient de taches de sang le bleu de l'horizon. On sonna. Elle entra à côté de sa mère — « Ma fille, tiens-toi

droite ! » — les yeux baissés, une minuscule ombrelle à la main, le visage à moitié caché par les ailes de son chapeau de pensionnaire. Soudain, tandis que ma mère faisait à la sienne les politesses d'usage, je rencontrai son regard, et, pour la première fois, je sentis l'émoi du désir me bouleverser jusqu'au plus profond de mon être. Angélique était-elle jolie ? je l'ignore. J'ai beau fouiller les couches les plus profondes de ma mémoire, je ne revois aucun de ses traits. Cependant, tout ce qui l'entourait ce jour-là, tout ce que sa présence me rendait lumineux et vivant (et qui sans cela se serait effacé comme tant de lieux parcourus depuis, infiniment plus émouvants) m'est encore présent : la maisonnette champêtre, à un seul étage, élevée sur un perron, la terrasse ombragée, les allées sinueuses descendant au jardin potager, le bouquet de bois touffu au bord de la Sèvre, où l'ombre humide ne laissait végéter que le lierre, la mousse et le serpentaire. Elle avait un an de plus que moi — une éternité ! — Elle laissait déjà présager un magnifique épanouissement, tandis que, potache sans grâce, nul n'aurait pu dire si la nature montrait à mon égard des intentions favorables ou hostiles.

Dans ce jardin aux portes de la ville, que mes parents avaient loué lorsqu'ils eurent renoncé à Chaban, les visiteurs ne manquaient pas. Le trajet par Ribray ou le Bas-Sablonnier ne demandait que quelques quarts d'heure. Mes camarades de lycée venaient nous voir, accompagnés parfois de leurs sœurs, quand leur mère pouvait les conduire, car en ce temps lointain la présence d'un frère n'eût pas été considérée comme un chaperonnage suffisant. Mais, ce jour-là, nous étions seuls. J'entraînai Angélique en courant par l'allée qui descendait à la Sèvre. Mes désirs couraient avec moi, derrière ses tresses brunes. Désirs de quoi ? comment les aurais-je précisés, même à moi-même ? Je désirais ses yeux, sa bouche, son corps, ou plutôt je la désirais « Elle », cet être exceptionnel qu'un seul regard avait fait pénétrer en moi. Toutes les autres fillettes étaient des camarades. De celle-ci, j'attendais autre chose, des plaisirs inconnus, des caresses profondes, des délices défendues, dont j'avais lu — ou cru lire — la promesse dans ses grands yeux battus de pensionnaire.

On s'occupait beaucoup, entre lycéens, des jeunes filles élevées dans les deux pensionnats : celui de

Mlle Jacquot, rue Saint-André, et celui de Mme de Lapeyre de Bellair, rue de la Comédie. Les élèves des Dames du Sacré-Cœur ne nous intéressaient pas. Elles appartenaient à un monde trop fermé pour qu'il fût possible d'établir entre nous et elles aucun point de contact. Seules y étaient admises des filles nobles ou des filles d'officiers. Par condescendance seulement, les religieuses consentaient à ouvrir leurs classes à des filles de la bourgeoisie lorsqu'elles étaient chaudement patronnées par des prêtres ou que leurs parents avaient donné de sérieuses preuves d'attachement à la politique conservatrice.

L'imagination des collégiens s'enflammait en songeant à ces écolières, qu'ils supposaient agitées des mêmes curiosités et — pourquoi ne pas l'écrire ? — des mêmes désirs qu'eux-mêmes. Des histoires couraient. Des chroniques scandaleuses se transmettaient sur le compte de telle ou telle fillette, que l'on se montrait en chuchotant, quand on croisait le pensionnat en promenade, route de la Rochelle, ou à la messe de Notre-Dame, derrière les bancs de bois réservés aux élèves, et qui ont disparu, en même temps que la chaire et les belles







stalles de chœur, remplacées par l'archiprêtre Guillet par des boiseries d'une banalité prétentieuse. Des correspondances parfois s'engageaient. Les frères ou les cousins s'acquittaient des messages moyennant des cadeaux de billes ou de sucreries.

Mais, comme pour les condisciples de *Champi-Tortu*, ce dévergondage infantile restait cérébral. Des réalités, nous ne savions que ce que nous tentions de découvrir dans certains livres interdits ou dans des poèmes de Musset que chaque génération scolaire recopiait en y ajoutant des fautes de prosodie. Comment notre curiosité, si éveillée qu'elle pût être, eût-elle rien entrevu de la vie galante de nos aînés? Tout au plus, certains jours, en nous rendant en classe, nous montrions-nous un omnibus disloqué et poussiéreux, traîné par des haridelles — les « riques » à Biraud — où l'on découvrait des femmes en cheveux, vêtues de peignoirs aux couleurs criardes, et qui prenaient le chemin de l'hôpital pour la visite sanitaire. Les jours de congé, nous faisions un détour pour passer rue du Vieux-Fourneau, et nous hâtions le pas, sans presque oser tourner les yeux, devant les

vieilles maisons aux volets clos derrière lesquels se passaient sans doute des orgies. Un soir de novembre, enhardis par le crépuscule hâtif, nous avions même suivi de loin deux rhétoriciens (dont les bonnes fortunes étaient célèbres) jusque dans les parages du Chemin-Haut, et nous les avions vu frapper, au fond de l'impasse Trigale, à une porte vermoulue. Mais la vieille qui était venue ouvrir nous avait rabroués et nous avions rebroussé chemin en galopant sous ses injures.

Les femmes ! On eût dit qu'il n'y avait alors dans la ville que des Pénélopes, occupées à filer au foyer. Derrière la librairie, cependant, s'ouvrait une maison garnie dont les occupantes détournaient nos jeunes employés, à la grande fureur de mon père, qui finit par acheter la bicoque et la démolir. Mais ces Aspasies de la rue des Acacias, modestement vêtues de camisoles de linge, à peine ornées de rubans de couleur, un petit bonnet sans brides cachant leurs cheveux, piquaient des gants du matin au soir en chantant des romances. Je leur trouvais l'air « comme il faut », et si je lançais un coup d'œil curieux dans leur chambre, c'est qu'elle était tapissée de cette admirable tenture en

papier peint des *Aventures de Télémaque*, que Balzac avait vue bien avant moi dans la salle à manger de la pension Vauquer.

J'ai su depuis que les bourgeois qui voulaient chanter « la mère Gaudichon » avec des grisettes se réunissaient dans les pavillons de leurs jardins, au Vivier, en Ribray, au Pontreau, à Saint-Florent. Quant à la jeunesse dorée, elle se donnait rendez-vous au *Café de France*, tenu par Fleuriault, où des chanteuses légères, accompagnées par l'orchestre de Ravel, débitaient les refrains de gommeuses et de cocodès, celui-ci entre autres, que tous les gamins reprenaient dans la rue :

Voyez ce beau garçon-là,
C'est l'amant d'Amanda.

Le théâtre, naturellement, aidait au recrutement du bataillon de Cythère. Les troupes du XIe arrondissement théâtral, qui exploitaient tour à tour Niort, la Rochelle et Rochefort, y donnaient chaque hiver l'opéra et l'opéra-comique, et chaque saison le directeur se voyait enlever quelque choriste ou quelque petit rôle qui devenait une femme entretenue. Mais ces dessous de la vie

provinciale ne devaient m'être dévoilés que plus tard. Je n'étais encore allé dans la vieille salle de spectacle, construite dans la chapelle des Carmélites par les amateurs du Consulat, qu'un seul soir. C'était pour entendre une Niortaise célèbre, Rosélia Rousseil, alors de la Comédie-Française. L'auteur de la *Fille d'un Proscrit* accompagnait un autre Niortais, le professeur Hippeau, qui donnait une conférence au profit des Alsaciens-Lorrains. La tragédienne récita des poèmes des *Chants du Soldat*, qui faisaient alors vibrer tous les cœurs du Nord au Midi de la France. Suspendu à ses lèvres je communiai pour la première fois à l'harmonie profonde d'une voix humaine. Pauvre tragédienne ! Je devais plus tard recueillir dans ses lettres l'écho de ses tourments et de sa vieillesse impécunieuse. Elle n'avait pas oublié ses compatriotes, à qui elle a dédié ses vers de *Dieu et Patrie*, et qui se sont montrés d'une remarquable indifférence pour cette Niortaise ardente, qui, comme Françoise d'Aubigné, était allée porter à Paris sa beauté et son talent.

Pourquoi, en entraînant Angélique vers la rivière, est-ce à Rosélia Rousseil que je pensais,

à ses yeux noirs débordant de flamme, à ses magnifiques cheveux plaqués sur le front et retombant sur sa nuque puissante? Pourquoi, en serrant la main qu'elle m'abandonnait, les piètres vers de la *Cocarde* chantaient-ils à ma mémoire? Mais le mystique ne s'exalte-t-il pas sur la plus banale des imageries saint-sulpiciennes et les mots assemblés en vers ont-ils une autre poésie que celle que nous leur prêtons? Dans l'allée basse, proche de la balustrade, nous attendait mon banc favori, celui où, dans la chaleur des midis d'été, j'aimais à venir rêver, en suivant dans l'eau calme la lente ondulation des algues, à peine traversée par l'éclair d'une perchaude ou l'inquiétant sillage d'un aspic.

Comme dans les belles rencontres des livres, je la fis asseoir et j'entourai de mon bras sa taille souple qui, à ma douce pression, cédait un instant et se redressait ensuite, comme un jonc balancé par le courant. Je tenais enfin le désir, l'amour, l'univers. L'émotion me rendait muet et seuls mes yeux, me semblait-il, parlaient pour moi. Mais Angélique ne l'entendait pas ainsi. Elle aimait à causer et son babil ne tarissait pas. Elle roucoulait, comme une source, sans arrêt. Elle me

posait des questions dont elle n'attendait pas les réponses. Elle se racontait avec une complaisance de grande personne.

Elle trouvait que la vie ne valait pas la peine d'être vécue et qu'aucun résultat ne valait l'effort. A quoi bon ces années passées entre les murs sombres d'un pensionnat, fagotée comme un singe de la foire, les doigts tachés d'encre, avec des maîtresses odieuses et des compagnes incapables de la comprendre ? Comme elle eût préféré naître garçon ! Un garçon est libre, on ne surveille pas ses moindres pas, on ne lui interdit pas les livres intéressants. Elle eût souhaité d'être fils de libraire, comme moi, pour se commander du papier glacé avec son chiffre et une hirondelle portant une lettre dans son bec. Elle eût dévoré tous les livres du magasin.

Je lui fis observer qu'il y en avait beaucoup.

N'importe, elle aurait lu la nuit, avec des bouts de bougie qu'elle aurait cachés dans le tiroir de sa commode. Comme on se sent mieux vivre avec ses héros, seule, dans le silence de minuit, loin de toutes les vulgarités de la vie quotidienne !

Je ne pouvais moins faire que de lui proposer

mes Mayne-Reid et mes Jules Verne. Mais les aventures de nos jours ne la tentaient pas. Elle aimait qu'on la transportât dans les temps antiques, à l'époque des consuls et des empereurs. Elle eût voulu voyager en litière, portée par des esclaves noirs, escortée de suivantes qui l'auraient éventée de leurs plumes d'autruche.

« Et, j'y pense », ajouta-t-elle, en me prenant les mains pour donner plus de poids à sa requête, « si vous voulez me faire plaisir, vous m'apporterez, à ma prochaine visite, une touchante histoire grecque, qui s'appelle, je crois, *Daphnis et Chloé.* »

Je lui confessai que je n'avais jamais entendu parler d'un tel livre, et que c'était sans doute un ouvrage savant que je ne saurais me procurer.

« Que vous êtes simple ! fit-elle. Ma meilleure amie, la grande Berthe, l'a acheté en voyage dans une bibliothèque de gare. Il ne coûte que cinq sous dans une collection qu'on appelle la Bibliothèque Nationale. C'est tout petit. On peut le mettre dans la poche. »

Pouvais-je résister à une demande aussi modeste, quand j'étais prêt à accomplir les prouesses les plus héroïques pour mériter l'amour d'Angélique ?

Je promis, et je demandai en retour un baiser, qui fut décevant et distrait, car, juste à ce moment le coteau retentissait d'appels pour nous rappeler l'heure du départ.

Naturellement, Angélique eut son Longus. Je savais sur quel rayon s'alignaient les petits volumes bleus de la Bibliothèque Nationale, mine précieuse de traductions à bon marché à l'usage des écoliers. J'eus le temps de le glisser dans sa main le jeudi suivant, entre deux parties de colin-maillard. Mais l'assemblée, ce jour-là, était nombreuse. Je n'eus pas l'aparté que j'espérais, et où je comptais lire avec elle quelques pages de l'auteur inconnu.

Moins d'une semaine plus tard, comme je repassais mes leçons derrière le comptoir du magasin, je vis entrer Mlle Jacquot, qui tendait à mon père le petit volume bleu, en lui demandant s'il ne venait pas de sa librairie. Mon père, à la vue de la marque chiffrée en lettres que portaient tous ses livres, ne put que répondre affirmativement. Mais il assura qu'il avait donné des ordres pour interdire la vente de cette collection aux élèves du Lycée, et à plus forte raison des pensionnats de jeunes filles. Il ne s'expliquait donc pas comment ce

livre avait pu être confisqué entre les mains d'une élève de Mlle Jacquot, et promit de faire des recommandations encore plus sévères à son personnel.

Mlle Jacquot sortit et je sentis s'éloigner l'orage que j'avais vu s'amonceler sur ma tête. Mais, quand je relis, aujourd'hui, dans la traduction du bon Amyot, l'idylle champêtre de Longus, je comprends que la dangereuse innocence d'Angélique eût pu m'entraîner fort loin, et que, contrairement au roman grec, c'était Chloé qui avait à apprendre à Daphné mieux que des jeux de petits enfants.

Je n'eus tout d'abord qu'un regret modéré de cet amour manqué, trop content d'échapper aux conséquences de mon imprudente complaisance. Mais plus tard, chaque fois que je songeais à Angélique, — que je ne devais d'ailleurs plus revoir, — à ses lourdes tresses, à ses grands yeux battus, à la saveur d'un trop bref baiser, je sentais, amertume mêlée de douceur, une petite douleur à l'épigastre, toute petite, et si peu pénible, qu'à mesure que le temps faisait son œuvre, que je sentais l'oubli effacer cette première page de ma vie sentimentale, je tâchais de rouvrir la blessure,

comme ces écorchures que je me faisais aux jambes en passant dans les ronces et que j'empêchais de guérir en grattant la croûte rosée jusqu'à me faire saigner.



TABLE

—



ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR TH. MARTIN, MAITRE IMPRIMEUR

A NIORT

LE XXX JUIN MCMXXVIII





